

AMÉRIQUE FRANÇAISE

Revue bimestrielle

CRÉATIONS LITTÉRAIRES

- H.-M. ROBILLARD, O.P. *Le mystère du sixième jour*
MARCEL AYMÉ *Féeries enfantines*
CARMEN LAVOIE *Poèmes*
JEAN DESGAGNÉS *Conte pour le temps de Noël*
ADRIENNE MAILLET *Les belles étrennes*
LYSE NANTAIS *Est-ce déjà l'automne ?*
JACQUES FERRON *Suite à Martine*
ADRIENNE CHOQUETTE *Le voyageur*
.....

- MARC MONT *Petit lexique franco-espagnol (fin)*
L. HAMLYN HOB DEN, M. A., D. LITT.
Essai sur le Comique (fin)

CHRONIQUES

Bergson : un homme de chrétienté, par Lucien Collin. —
Les critiques littéraires, de Claude Delmas.

Au banc d'essai : *Myriam Daigle et Andrée Maillet*. —
La Jeune Poésie — Livres reçus.



*Chaque jour il y a
du nouveau chez*
Dupuis Frères
LIMITÉE
MONTRÉAL

Mettez-les sur la bonne voie

Le sens de l'économie est à la base du succès. Des milliers de gens échouent parce que, faute d'argent, ils ne peuvent tirer parti des occasions qui se présentent. Vous voulez que vos enfants réussissent ? Donnez-leur très tôt des habitudes d'économie. Ouvrez-leur un compte d'épargne à la

BANQUE CANADIENNE NATIONALE
Actif, plus de \$450,000,000 — 550 bureaux au Canada

De chez Birks

Ces trois mots ont une grande signification pour le récipiendaire d'un cadeau offert dans la fameuse boîte Birks. Depuis des générations, c'est le gage assuré de la beauté et de la qualité traditionnelle d'un article signé Birks. Lorsqu'il s'agit de l'achat d'un cadeau sortant de l'ordinaire, les gens avisés songent d'abord à Birks.

BIRKS BIJOUTIERS

Molson's

LA BIÈRE QUE VOTRE
ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

1490 DRUMMOND

PL. 1000 6345

Au 400
"CHEZ LELARGE"
RESTAURANT PARISIEN

UN AMI

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE BIMESTRIELLE

DIRECTRICE : ANDRÉE MAILLET — SECRÉTAIRE : COLETTE COURTOIS

VOLUME X — No 6 — NOVEMBRE-DECEMBRE 1952

S O M M A I R E

<i>Le mystère du sixième jour (fragments)</i>	H.-M. Robillard, o.p.	3
<i>Féeries enfantines</i>	Marcel Aymé	13
<i>Sabots des Sans-Noël (poème)</i>	Carmen Lavoie	15
<i>Rêve de Noël (poème)</i>	Carmen Lavoie	16
<i>Conte pour le temps de Noël</i>	Jean Desgagnés	17
<i>Les belles étrennes (conte)</i>	Adrienne Maillet	20
<i>Est-ce déjà l'automne ? (poème)</i>	Lyse Nantais	27
<i>Suite à Martine (récit)</i>	Jacques Ferron	29
<i>Le voyageur (conte)</i>	Adrienne Choquette	39
<i>Petit lexique franco-espagnol (fin)</i>	Marc Mont	47
<i>Essai sur le Comique (fin)</i>	L. Hamlyn Hobden, M.A., D.Litt.	52
<i>Bergson : un homme de chrétienté</i>	Lucien Collin	58
<i>Les critiques littéraires</i>	Claude Delmas	61
Au banc d'essai :		
<i>Il y a quelque part dans le monde</i>	Myriam Daigle	64
<i>Rencontre avec le Surhomme</i>	Andrée Maillet	65
<i>Il est une maison (poème)</i>	Jean-Guy Pilon	67
<i>Livres reçus</i>	Andrée Maillet et Lyn Hobden	68
<i>Notes</i>		72

Les manuscrits sont soumis à un comité de lecture.

La direction ne reçoit que sur rendez-vous.

Les manuscrits non accompagnés d'enveloppes affranchies ne sont pas retournés.

Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit. Seuls les textes publiés seront rémunérés.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Vient de paraître

**PROFIL
DE
L'ORIGINAL**

**LE PREMIER ROMAN
D'ANDRÉE MAILLET**

Editions

AMERIQUE FRANÇAISE
3535 Avenue Lorne — Montréal

Chez le libraire et chez l'éditeur..... \$1.25

PRIX SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS À LA REVUE.. \$1.00
chez l'éditeur seulement

SKETCH RADIOPHONIQUE
Pour la nuit de Noël

LE MYSTÈRE DU SIXIÈME JOUR

(FRAGMENTS)

par

HYACINTE-MARIE ROBILLARD, O.P.

ACTE PREMIER

1. — NARRATEUR

Au soir donc du Sixième Jour, comme il est écrit, Dieu, de la poussière du sol et d'un souffle en ses narines, créa l'homme à son image, et dans sa ressemblance. Puis « Il planta un jardin en Eden, à l'Orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé ».

GENÈSE II, 8.

PREMIER TABLEAU
ADAM, DIEU LE PÈRE

MUSIQUE

ADAM :-

Et quels sont ces feux à l'infini
Qui s'allument, s'éteignent, se rallument,
Comme des yeux, des mains, livrant
Dérobant leur secret ?...

DIEU :

Mon enfant,
Ce sont les étoiles...

ADAM :

Mais pourquoi
Les avoir jetées si loin ? Est-ce
Qu'elles parlent ? Est-ce qu'elles voient ?
Est-ce qu'elles ont la vie ?

DIEU :

Elles ont un regard mais point d'âme.

ADAM :

Ce regard, quel qu'il soit me fascine.
Il semble, par lui, que la Terre
A cessé d'exister et que je vais
Aspiré par cet appel émerger
Solitaire en un monde meilleur...

DIEU :

Elles vont où je veux, criblant
L'espace ; labourant les plaines
De la nuit ; caressant, mûrissant
De leurs feux des grappes de planètes ;
Immobiles, marquant les saisons,
Les années ; marquant les siècles ;
Muettes, marquant la chute
Et le déclin des choses, et traçant
À la limite extrême du fini
Les bornes du temps et de l'éternité.

ADAM :

Et celle-ci, Seigneur, toute ronde,
Comme une noix appendue à son arbre ?...

DIEU :

C'est la Lune ! jetée là, à l'avance,
Par mes soins, pour être l'image
Et la figure et l'annonce de quelqu'un...

ADAM :

De qui peut-elle être l'image ?

DIEU :

Verbe de Dieu, mon Fils,
Dites le nom de cette Femme
Pleine de grâce et de clarté...
Mais non !... Il ne peut maintenant
Comprendre, ni savoir...

ADAM :

Seigneur,
Qu'est-ce qu'une Femme ? et quel est
Ce secret ?...

DIEU :

Mon enfant, avec vous
J'ai parcouru ma Création entière,
Prévenant vos pensées, prévenant
Vos moindres désirs ; souffrez
Que je laisse à l'avenir le soin
De révéler en son temps ce qu'il tient
En réserve pour vous...

ADAM :

C'est bien !...

DIEU :

Là, devant vous, mon enfant,
S'ouvre un bonheur immense,
Illimité. Rien n'y manque.
Et s'il y manquait surtout
Quelque chose, dites ! Parlez !
Priez ! Demandez !... J'aurai
Plus tôt fait d'exaucer vos désirs,
Que vous de les formuler...

ADAM :

(SOULEVÉ)

Seigneur, ce qui m'effraye n'est pas
D'être privé : c'est de recevoir de vous

Toujours, et plus qu'il ne faudrait...
Je croyais que le Jour, découvrant
À mes yeux les merveilles d'ici-bas,
M'avait assez parlé de Vous...
Mais la Nuit !... Que dirais-je ?...

DIEU :

Parle !

Mon enfant, parle encore !...

ADAM :

J'étouffe

De paroles, et pourtant les mots
Fondent dans ma bouche... Je ne puis...

DIEU :

J'ai désiré de toute éternité
Ces mots que je me dis par ta bouche :
Parle encore, mon enfant, parle-moi !...

ADAM :

Seigneur, je l'avoue, à ma honte,
Je ne saurais causer avec Vous
Sans fatigue... De Vous j'ai trop reçu...
Je ne puis longtemps supporter
Le bonheur d'être seul avec Vous...
Père, comprenez ! Vous êtes
Si grand, si loin, si différent
De moi, que les mots pour vous atteindre,
Quelque chemin qu'ils prennent,

S'épuisent, s'égarent et revenant
Vers moi me retrouvent impuissant,
Confondu...

DIEU :

Et c'est ainsi
Que l'amour du Père vers son fils
Descend, généreux et si dense,
Qu'il renonce, l'enfant, à rendre
Ce qu'il doit, et se dit impuissant...

ADAM :

Mon Dieu ! Mon Père !... Mon Ami !...
Pardon !... Au milieu de vos dons,
Je demeure éperdu, esseulé...
As ! si je Vous voyais !...
J'ai le désir d'entendre une voix
Tout à fait pareille à la mienne ;
De voir des lèvres comme mes lèvres
Edifier, pour moi, façonner
Un langage qui ressemble à mon langage ;
Je voudrais voir des yeux pareils
À mes yeux ; des mains qui répondent
Aux signes de mes mains... Eh quoi !
N'ai-je pas raison de me plaindre ?
Vos oiseaux se poursuivent de bosquets
En bosquets, vos astres par le ciel
Marchent en caravanes : et moi,

Je suis seul ; seul de ma race,
Seul de mon espèce, sans espoir
D'échange, sans chemin de retour,
Sans commerce, sans relations, sans communion...

DIEU :

Allons, mon enfant, apaise-toi !
Je connais le désir de ton cœur.
Je sais ce qui manque à mon œuvre,
Et je t'ai laissé si longtemps
Parler, pour que tu saches que j'écoute,
Et qu'aucune apparence de froideur
Ou de sévérité jamais n'arrête
L'élan de ta prière et n'ébranle
Ta foi... Je suis ton Père !...
Allons, ferme les yeux, compte sur moi !...
Bientôt pour ton bonheur j'aurai rempli
Ce Jardin d'une si chère présence,
Qu'elle guérira la solitude de ton cœur,
Et l'angoisse de ta chair avide
D'une tendresse égale et partagée...

MUSIQUE

DEUXIÈME TABLEAU

ADAM, ÈVE

MUSIQUE

ADAM :

(IL S'ÉVEILLE)

Ah !... Où suis-je ?... Qui êtes-vous ?

ÈVE :

Et moi-même, où suis-je ? et qui
Êtes-vous ?

ADAM :

Une voix !... Une présence !...

ÈVE :

Il est beau !...

ADAM :

D'où venez-vous ?... Qui
Vous a conduite jusqu'ici ?

ÈVE :

Je ne sais

D'où je viens, ni qui m'a conduite
Jusqu'à vous, mais il semble,
En vous regardant, que je suis
Avec vous depuis toujours...

ADAM :

Et vous,
Vous épousez la forme de mon rêve...
Et pourtant...

ÈVE :

Vous paraissez troublé,
Confondu... Suis-je décevante ?
Ai-je tort de former un rêve
Et d'ouvrir sur la réalité ?

ADAM :

Ô miracle, de voir achever
En moins d'un instant l'édifice
D'un désir à peine esquissé !...
Ce n'est pas qu'une part de moi-même
Ne vous réclame et ne tende vers vous
Puissamment, sans réserve... Mais
Une autre part hésite à se rendre,
À qui plaisait — maintenant je le vois ! —
Sa solitude et la rude discipline
Du silence...

ÈVE :

À cela, je ne sais
Que répondre... Mais je vois pour moi-même
Que vous parlez dans mon silence et
Que ma solitude est pleine de vous.

ADAM :

Et comment vous nommerai-je ? Ishah,
La Femme ? — car moi, l'Homme,
Je suis Ish, — et le « ah » de Ishah,
C'est ce mystère que vous m'ajoutez,
Cette présence inattendue à mes côtés...
Ou peut-être Ève ! Car vous êtes
La Vie de ma vie, et la chair
De ma chair, et l'os de mes os,
Et Dieu m'apprend que par vous
Viendra la vie aux vivants
De notre race...

ÈVE :

Eh bien ! que je sois
Ève, la Vie !... Vous,
Vous serez, pour moi, Adam,
Car vous êtes mon lien avec la Terre,
Et sans vous je n'ai point de racines
En ce monde, et mon destin n'est pas ici...

MUSIQUE



FÉERIES ENFANTINES

par

MARCEL AYMÉ

Les grandes personnes aiment beaucoup les histoires de fées, d'enchanteurs et de loups-garous ; mais comme si elles en avaient honte elles affectent un détachement amusé et affirment que ce goût du merveilleux est un retour nostalgique à leurs belles années d'enfance. Cela permet aux barbus et aux vénérables de dévorer des contes de fées en ayant l'air de se pencher avec une paternelle sollicitude sur les mystères de la sensibilité enfantine, alors qu'ils ne poursuivent que leur propre plaisir.

L'appétit du fantastique et des interventions surnaturelles est le propre de l'adulte, et même de l'adulte un peu blet. Opprimé par la réalité, par le mécanisme des habitudes, il cherche l'issue et la revanche, qu'il découvre justement dans la rupture imaginaire d'un enchaînement tyrannique. Il est doux de croire un moment que la fée, d'un coup de baguette magique, transforme le palais du roi en étable et le mauvais prince en pourceau, car elle pourrait aussi bien changer les patrons grincheux en hiboux, les créanciers en débiteurs, les belles-mères en pékinois et le prix du bifteck à cinq francs le kilo. Le temps passé des grandes espérances, il reste ainsi la consolation d'oublier la tristesse des jours et les plafonds du lendemain dans un instant d'illusion.

Les enfants, eux, sont des réalistes. La vie ne les a encore ni lassés, ni déçus. Dans son foisonnement et dans

sa diversité, elle se présente à leurs yeux comme un continent à explorer. Livrés à eux-mêmes, la réalité suffit à leur émerveillement et ils n'éprouvent pas le besoin d'en chercher l'impossible défaut. Bien sûr, leur crédulité est grande et ils ont trop confiance en leurs parents pour ne pas les suivre sur le terrain des plus folles imaginations.

Cela n'empêche pas qu'ils lui préfèrent le domaine, du reste bien plus varié, de la réalité. Pour eux, la véritable source du merveilleux est dans leur propre ignorance du monde où ils se meuvent et où chaque pas les conduit à une découverte. On ne voit guère les enfants jouer aux fées, aux enchanteurs ou aux farfadets. C'est un jeu un peu court quand l'imagination ne s'y donne pas avec la fièvre d'une âme fatiguée par l'épreuve d'une existence déjà longue. En fait, leurs jeux favoris sont toujours des représentations de la réalité et, très souvent, une sorte de préparation ou d'initiation. Ils sont un peu comme des acteurs qui répètent longtemps une scène avant de la jouer « pour de vrai ». Ainsi, quand ils jouent au soldat, à la guerre, à la maman, à la marchande ou même à l'amour.

L'approche de Noël cause de grands soucis aux parents. Ils dépensent beaucoup d'invention, quelquefois beaucoup d'argent, pour recréer chaque année une atmosphère de merveilleux, qui enchante les enfants. À la vérité, ceux-ci n'en éprouvent guère le besoin. Certes, ils aiment les fêtes, les cadeaux et le climat de tendresse que font naître le plaisir de donner et celui de recevoir. Mais le merveilleux, ce n'est pas au Père Noël qu'il appartient de le dispenser. Pour l'enfance le merveilleux est chose quotidienne. Il est à la fois dans le vaste mystère que recèle encore le monde réel et dans la fraîcheur des impressions. Si le Père Noël était mieux compris, ce serait aux parents à mettre leurs souliers dans la cheminée et aux enfants à les remplir de jouets et de contes de fées...

SABOTS DES SANS-NOËL

*Les deux petits sabots fêlés
Dans les grands chemins désolés,
Où vont-ils, chantant sur la grêle
Dont s'est clair verni leur bois frêle,
Les deux sabots fêlés, tout blancs
Aux petits pieds tout bleus, dedans?*

*Ils fuient l'âtre où l'on pleure au gel
Car les sabots des sans-noël
O pourquoi? retrouvés pleins d'ombre,
Font au jour, deux trous au cœur sombre,
Les deux pauvres sabots navrants
Sans petits pieds de gueux, dedans.*

.....

Décembre a des sabots trop grands.

CARMEN LAVOIE

RÊVE DE NOËL

*Avec leur cœur transi
Sous les toits gris des toiles
Pleins de trous et d'étoiles
Les gueux rêvent aussi,*

*Au jour où, cœur saisi
Plein de trous et d'étoiles
Ils s'en iront aussi
Pleurer l'Enfant transi
Dans les rochers des toiles.*

CARMEN LAVOIE

CONTE POUR LE TEMPS DE NOËL

par

JEAN DESGAGNÉS

Elles étaient toutes allumées dans la noirceur du ciel et toutes elles brillaient de leur mieux. Et les étoiles connues et les inconnues, et celle des marins perdus en mer et celle des marins non perdus. Et les étoiles qui ont toutes leurs pointes intactes et celles qui n'en ont plus que trois ou quatre parce qu'elles ont été heurtées par des compagnes peu prudentes. Toutes attentives à surveiller la juste déclinaison et la juste ascension droite, l'étoile polaire marquant le nord comme il se doit. Il faisait froid, très froid dans le ciel ; des astres s'interpellaient en arabe — on sait que l'arabe est la langue officielle des espaces sidéraux — on s'entretenait de luminosité, de coordonnées célestes, de questions plus personnelles encore. Des galaxies faisaient les cent pas dans les champs élyséens ; paisiblement, la chèvre broutait l'herbe des altitudes. De temps en temps passait un ange qu'on entendait répéter à soi-même les prières qu'il allait présenter à l'Éternel. Et les âmes des plus frais-trépassés montaient, souvent avec des ailes d'occasion, « s'asseoir aux limbes », ainsi qu'on dit là-haut.

Les étoiles ne s'occupent guère des planètes « ces conjugaisons de poussière et de noirceur » comme elles les appellent. Elles leur reprochent un manque d'imagination et la manie de toujours tourner en rond. De fait les planètes (Mars, Jupiter, la Terre et combien d'autres!) empruntent leur lumière d'une étoile autour de laquelle elles gravitent. Cette étoile-centre-de-gravitation prend alors le nom de soleil, elle s'acquitte bien de sa tâche mais les responsabilités la rendent parfois soucieuse ; c'est alors que nous avons des jours sombres.

Un peu avant le milieu de la nuit, la circulation angélique s'accrut d'une façon considérable, trop considérable, pourqu'on pensât aux marches de santé d'après les banquets célestes :

« Les voilà encore en procession ! » s'exclama une étoile athée.

« En voilà une heure pour se promener ! Ma foi ! Ils sont somnambules, s'ils croient que c'est ainsi qu'ils vont sauver le monde ! »

Ce n'était plus une procession, c'était le ciel qui sortait et se dispersait à travers les astres. Et les anges chantaient que la paix fût sur la terre aux hommes de bonne volonté. Des étoiles, celles qui comprenaient le latin annoncèrent à leurs compagnes qu'il se passait de grandes choses sur une petite conjugaison de poussière et de noirceur, c'est-à-dire une planète. Tous les astres se tournèrent donc vers la terre qui brillait déjà d'une lumière très spirituelle. Et l'on sut qu'une étoile miraculeuse était de l'événement, qui serait

donnée en signe à des astrologues auxquels il fallait parler le langage des faits. Vers minuit, les chants s'amplifièrent, les anges insistaient que la paix fût sur la Terre et c'est ainsi que les astres surent que Dieu habitait tout spécialement cette planète. Attentives des nébuleuses s'immobilisèrent la queue en l'air, des comètes cessèrent leur trajectoire. Et la nouvelle extraordinaire se propagea d'espace en espace, de galaxie en galaxie « in excelsis » comme disaient les anges dans leurs chants. Et la gloire de Dieu monta au plus haut du ciel où les étoiles brillaient de leurs feux les plus purs. Beaucoup d'entre elles suivirent les anges jusqu'à la Terre qu'elles jonchèrent, toutes blanches et fraîches et recueillies.

« Tiens ! il neige », dit la Vierge à Joseph. « Pourvu qu'Il ne prenne point froid ! »

LES BELLES ÉTRENNES

conte par

ADRIENNE MAILLET

Morne, elle contemple la neige qui depuis le matin tombe dur sur la Métropole canadienne. Les escaliers du dehors que l'on n'a pas balayés depuis quelques heures, ont perdu leur apparence primitive : nulle trace de degrés, on dirait des glissoires prêtes à être balafrées par les traîneaux de bambins, friands des sports d'hiver. Mais comme il se fait tard, depuis longtemps nos gamins montréalais ont réintégré le domicile paternel et sont plongés dans le sommeil, que ne sauraient rompre les soucis de l'enfance.

Assise non loin de la fenêtre, à quoi pense cette jeune femme, vêtue de noir ?

L'indiscrète lumière du réverbère, de la rue, pénètre suffisamment à l'intérieur pour que l'on y distingue le mobilier et les objets d'art qui ornent le salon où se trouve Françoise Milot.

De prime abord, on aurait l'impression de voir une statue, tant est complète l'immobilité de celle qui semble clouée à son siège. Néanmoins, l'œil qui commencerait à s'habituer à la demi-obscurité de la pièce, surprendrait la crispation répétée des doigts de Françoise sur les bras du fauteuil, et l'expression dure et chagrine qui se reflète sur cette figure, ordinairement imprégnée de douceur.

Fatiguée de suivre la chute de ces étoiles qui, dans l'air calme de ce soir, se posent sur le premier obstacle qu'elles rencontrent, Françoise tourne la tête et promène un regard navré sur deux portraits, suspendus au mur. Cette contemplation provoque une crise de larmes.

D'où provient sa douleur ? Pourquoi, en cette veille de Noël, ne s'unit-elle pas à la réjouissance générale ?

C'est que l'an dernier, à pareille date, à pareille heure, elle secondait son mari dans la décoration de l'arbre de Noël de leur unique enfant, précoce garçonnet de neuf ans, doué d'un naturel charmant, d'un physique agréable. Pendant que ses pleurs continuent de couler, elle se remémore les moindres détails de la soirée du 24 décembre précédent et les gais propos de son mari, alors que, perché sur l'escabelle, il attachait à la ramure les boules aux brillantes couleurs.

Hélas ! ces moments ne reviendront plus : le mois dernier, en l'espace d'un éclair, un accident d'automobile lui ravit son époux, tendrement chéri, et son fils, Maurice, sur qui elle fondait les plus belles espérances. Mais ce tragique événement n'est pas ce qu'il y a de pis : la pauvre femme refuse d'accepter chrétiennement le terrible choc.

Depuis qu'elle n'a plus ni mari ni enfant, chaque jour se renouvelle sans lui apporter un soupçon d'apaisement. Si, au moins, l'un ou l'autre qui était resté pour la soutenir dans son malheur ! Les consolations que lui prodiguent ses parents et ses amis ne parviennent pas à calmer son âme tourmentée par la révolte ; elle veut demeurer une veuve et une mère inconsolable.

Une évocation lui arrache le cri de désespoir, qu'elle a maintes fois jeté à qui voulait l'entendre : « Jamais, jamais, je ne me soumettrai au bras qui s'appesantit sur moi ! Dieu n'est pas juste ! Il n'avait pas le droit de briser sitôt ces deux vies, lorsque tant d'autres demeurent inutilement à la charge de leur entourage ! »

La malheureuse ! Saisit-elle la monstruosité de son blasphème ? Se peut-il que la douce Françoise se soit transformée en une rebelle, qui ne s'incline plus devant les arrêts du Très-Haut, et que son intelligence se soit obnubilée au point d'ignorer que le manque de résignation aggrave l'épreuve que l'on subit ?

Un coup de sonnette interrompt ses néfastes pensées. Puisqu'elle a manifesté aux siens le désir de passer seule cette veillée, qui donc ose troubler sa solitude ? La sonnerie retentit une deuxième, puis une troisième fois.

Afin de couper court à l'insistance de l'importun, Françoise se dirige vers la porte. À travers la vitre, elle aperçoit, pelle à l'épaule, un petit garçon d'une dizaine d'années. Elle ouvre. L'enfant ne se laisse pas décontenancer par le regard glacial de la jeune femme ; il demande, en enlevant sa tuque de laine rouge :

— Madame, voulez-vous que je nettoie votre escalier ? S'il n'est pas pelleté, vous tomberez, bien sûr, quand vous le descendrez, pour vous rendre à la messe de minuit.

— Je n'y vais pas, réplique-t-elle sèchement.

Interdit par cette brève réponse, le garçonnet perd son assurance, qu'il recouvre aussitôt. Sa physionomie s'embrume, il remarque sur un ton sympathique :

Vous êtes donc malade comme ma chère maman?... Elle non plus n'ira pas à l'église.

Ces mots adoucissent, momentanément, les dispositions aigries de Françoise. Elle devine que ce n'est pas sans raison que le petit offre son travail à cette heure tardive. Peut-être ne s'est-il rien mis sous la dent de toute la journée ? Bien qu'elle ne tienne plus à secourir les miséreux pour se conformer au précepte divin, elle n'en est pas moins disposée à donner, uniquement au nom de la solidarité qui engage tout humain à soulager son semblable.

— Bon, acquiesce-t-elle sans affabilité, enlève la neige, après quoi, je te récompenserai.

Sitôt la porte fermée, le petit s'emploie joyeusement à la besogne, à cet âge, les tristes impressions s'envolent rapidement. L'espoir de compléter la somme dont il a besoin pour l'exécution de son projet, éloigne de son esprit la maladie de sa mère et l'accueil peu bienveillant de Françoise.

Son ouvrage terminé, il remonte pour recueillir la monnaie qu'il a gagnée. Au moment de presser le bouton électrique, il se souvient que la dame paraissait souffrante. Mû par sa délicatesse innée, il se figure que cela la fatiguerait moins si, au lieu de sonner, il tapotait la vitre.

Françoise perçoit le timide frapement ; elle s'empresse d'aller au gamin, qu'elle invite à entrer. Ce petit bonhomme de la taille de son Maurice l'intéresse malgré elle. Sa soif d'entendre des réparties susceptibles de ressusciter celles de ce fils, qu'elle pleure et qu'elle ne pressera plus sur sa poitrine, l'incite à entamer un bout de conversation.

Le jeune visiteur s'assoit sur la chaise, que lui désigne l'hôtesse. C'est avec sa bonté des beaux jours d'autrefois que Françoise le questionne.

— Quel est ton nom, mon ami ?

— Maurice Duval, Madame.

« Maurice ! » murmure-t-elle... Son cœur se serre... sa gorge se contracte... Grâce à un effort de volonté, elle réussit à étouffer un sanglot et à dominer son émotion. Lorsqu'elle se sent relativement calmée, elle reprend l'entretien.

— Je m'étonne que tu ne sois pas encore au lit.

— Oh ! Madame, à l'heure qu'il est, je suis toujours couché. Mais ce soir, j'ai une excuse pour veiller tard.

— Je serais curieuse de la connaître, déclare Françoise, esquissant un pâle sourire, le premier depuis des semaines.

Enhardi par l'amabilité de son interlocutrice, l'enfant n'hésite pas à s'expliquer.

— Maman m'a permis de profiter de cette *bordée* de neige pour amasser l'argent qu'il me faut pour louer un banc à l'église ; je veux aller à la messe de minuit.

Le sourire de Françoise s'efface. Seule la candeur du pauvre retient l'exclamation qu'elle a sur les lèvres : « Tu es fou de prier un Dieu sans entrailles ! » Elle se tait pour se livrer de nouveau à la rancune qu'elle nourrit envers le Maître du monde, et finit par oublier complètement la présence de Maurice Duval.

Celui-ci, gêné par ce silence et par la mine redevenue sévère de la dame, joue nerveusement avec son couvre-chef, tout en cherchant le

moyen de recevoir ce qu'il attend, puis de s'enfuir au plus vite. Courageusement, il se risque à parler.

— Madame, maintenant, vous pourrez descendre les marches sans danger.

La voix de l'enfant tire la jeune femme de sa lugubre rêverie et lui rappelle qu'elle est en dette avec lui. Lentement, elle sort de sa bourse un billet de banque et le tend à Maurice, confondu par cette libéralité ; il sait parfaitement que ce dollar dépasse de beaucoup son dû. Sa droiture l'exhorte à protester.

— Oh ! Madame, c'est bien trop !

— Qu'importe. Prends et garde le tout. Je te le donne, à cause de mon fils.

Transporté de bonheur, Maurice Duval remercie chaleureusement, puis glisse le précieux billet dans sa poche. Plus d'obstacle à son dessein d'emmener à la messe de minuit ses deux sœurs, dont l'une infirme serait incapable d'y assister, si elle n'avait une place dans un banc. Avec exubérance, il poursuit :

— Maman sera contente de nous savoir à l'église, lorsqu'on célébrera l'anniversaire de la naissance du Petit Jésus. Elle dit qu'à cette occasion, Il a en réserve toutes sortes de grâces qu'Il distribuera, afin de prouver sa toute-puissance, qu'Il cache sous la forme d'un bébé. Je suppose qu'en venant au monde comme un pauvre, Il voulait m'enseigner la vraie manière d'être toujours satisfait de ce qu'Il m'enverrait.

Ces naïves réflexions remuent quelque peu Françoise Milot. Depuis le jour où elle fut si douloureusement atteinte, pas un instant, elle n'a songé au Jésus de la crèche. Dans sa rancœur irraisonnée, cette femme ne discerne plus en l'Être suprême qu'un Dieu courroucé et non un Dieu débordant d'amour, ainsi qu'Il en fournit une preuve émouvante, lors de l'Incarnation de Son Verbe.

Les minutes s'écoulaient. Le petit paraît désireux de prendre congé. Françoise a conscience qu'elle doit lui rendre la liberté.

— Alors, tu es heureux d'aller à la messe de minuit ?

— Oui, Madame ; et l'Enfant-Jésus le sera aussi de me voir auprès de sa crèche. Pour mon cadeau de Noël, je lui demanderai la guérison de maman. Il me l'accordera, bien sûr. Dites, voulez-vous que je Le prie de vous envoyer des étrennes ?

D'une voix où perce son ressentiment, elle répond :

— Je n'ai besoin de rien. D'ailleurs, il lui serait impossible de me rendre ce que j'ai perdu.

Ébahi, Maurice Duval s'exclame sur un ton de reproche :

— Oh ! Madame, Lui qui peut tout !

La surprise qu'elle lit dans les prunelles de l'enfant l'impressionnerait moins, si elle ne se rappelait pas sa joie, lorsqu'elle écoutait son Maurice s'exprimer en des termes analogues à ceux qu'elle vient d'ouïr. Elle se souvient aussi que c'est elle, elle seule, qui inculqua à son fils ses premières notions de foi, de cette foi consolante, qu'elle méprise aujourd'hui. « A quoi bon, pense-t-elle avec amertume, s'appliquer à bien élever un enfant qu'on ne conservera pas ! »

Pour l'instant, elle met de côté ses récriminations qui, depuis plus d'un mois, lui sont coutumières. Elle reconduit le garçonnet à la porte, échappant ces paroles, qu'elle regrette aussitôt :

— Eh bien ! oui, petit Maurice, cette nuit, demande des étrennes pour moi.

— Certain, Madame ; je vous le promets. Bonsoir ! Merci !

Françoise retourne au salon, se laisse choir sur un fauteuil et se replonge dans ses noires idées.

Il est minuit moins le quart. La jeune femme n'a pas bougé depuis les heures que l'enfant l'a quittée.

À travers l'espace, le carillon de l'église lance un vibrant appel. Françoise se bouche les oreilles pour atténuer le son des cloches, frémissantes d'allégresse.

Brisée par ses cruelles émotions, ses souvenirs déprimants et ses nuits d'insomnie, l'infortunée est rendue à bout ; son cerveau s'égare.

À l'issue de la visite de Maurice Duval, un violent désir de revoir son fils s'est emparé d'elle. Ce désir lui donne la fièvre. Tout à coup, elle a l'illusion de reconnaître la voix de son enfant, mêlée à celle des anges, qu'elle croit entendre chanter « Gloria In Excelcis Deo ! »

Mais ces chérubins, où sont-ils ? Sans prendre le temps de réfléchir, elle obéit à une impulsion et se précipite vers sa chambre, où elle s'habille pour sortir. Elle descend l'escalier, recouvert de neige, court plus qu'elle ne marche et entre dans l'église au moment de l'Élévation. Ce n'est qu'à la vue de tous ces fronts courbés qu'elle se rend compte du lieu où elle se trouve. Avec rancune, elle regarde l'Hostie que le prêtre élève au-dessus de sa tête. Au même instant, une force invisible fait ployer les genoux de la révoltée. Vaincue, elle se lamente tout bas : « Pitié, mon Dieu ! Je souffre tant ! »

Au dernier son du timbre, elle est debout. Des yeux, elle cherche la crèche. Dans une hallucination, elle aperçoit son fils qui, tout en regardant sa mère avec tendresse, parle à l'Enfant-Dieu. Comme elle va pour tendre les bras à son Maurice, celui-ci disparaît, après lui avoir adressé un sourire réconfortant.

Françoise revient à elle. Un merveilleux effet résulte de cette hallucination : son désespoir se dissipe ; pour la première fois, la gravité et l'inutilité de sa révolte lui apparaissent clairement. Honteuse et repentante, elle se prosterne et implore son pardon. Alors une paix ineffable l'enveloppe ; sa croix s'allège ; la jeune femme pressent qu'elle la portera désormais sans défaillance.

L'office divin est fini. Dissimulée derrière une colonne, Françoise observe le défilé de l'assistance. Elle s'étonne de voir, sans les envier avec aigreur, cette mère qui passe, escortée de ses fils, et cette épouse, accompagnée de son mari. Elle s'imagine rêver en constatant qu'elle n'est plus la même. A qui donc est-elle redevable du changement subit qui s'est opéré en elle ? Soudain, la promesse du petit Duval surgit à sa mémoire. « Oui, plus de doute, Dieu a exaucé la prière de l'enfant, en m'accordant, pour éternelles, la certitude que l'épreuve chrétiennement acceptée est d'une valeur inestimable. »

EST-CE DÉJÀ L'AUTOMNE?

*Est-ce déjà l'automne,
est-ce déjà la fin?
Les fruits sont rouges
et les oiseaux s'envolent.*

Est-ce déjà l'automne?

*Les fruits sont murs
et les feuilles sont mortes.*

Est-ce déjà la fin?

*Un papillon s'échiffe et tombe
sur une pomme verte,
et l'herbe tire sa couverture
sur la terre qui frissonne.*

Est-ce déjà l'automne?

*Ma belle amie, les fruits sont mûrs,
vous n'avez plus seize ans.*

Est-ce déjà l'automne?

*Les oiseaux s'envolent,
Becquetant-ci, becquetant-là,
les lourdes grappes de cerises.*

Rigides sapins

Est-ce déjà la fin?

*Ma belle amie vous n'avez plus seize ans,
la brise est devenue le vent.*

Est-ce déjà l'automne,

Est-ce déjà la fin?

*Les fruits sont mûrs
et les feuilles sont mortes.*

LYSE NANTAIS

SUITE A « MARTINE »

par

JACQUES FERRON

La ville était naguère mal cimentée ; la campagne l'envahissait.

Martine —

Mon père était naguère un homme exubérant à qui sa femme, généreuse, donnait un enfant par année, sans pour si peu se plaindre : elle demeurait belle et rougeaude, avenante comme la maison, qui était nette et claire sous les saules. Autour de la maison nous possédions quelques arpents de terre, de quoi nourrir une vache, son veau et des cochons. Je fus élevée avec ces animaux ; c'est pourquoi j'ai bonne santé. Cependant la ville, ayant cerné notre domaine, le rengeait insidieusement. Mon père en céda un morceau, puis un autre, puis un troisième, tant qu'à la fin que la vache manque de foin ; elle tarit, et que faire d'une vache sans lait à moins qu'on ne la mange ? Ce qui advint. Le printemps suivant, nous n'eûmes pas de veau. Mon père acheva de vendre l'îlot de campagne, qu'il conservait à la rue Mont-Royal, mais qui, sans la vache et son veau, n'avait plus sa raison d'être. Enfin, ce fut le tour des cochons. Quand le dernier fut mangé, les voisins se rapprochèrent. On colla des maisons sur la nôtre. Nous étions pris dans le grand tout. Et ma mère se mit à avoir des étouffements.

La campagne qui se glissait par les brèches avec des vaches, des cochons, des poules, des légumes et des arbres jusqu'au cœur de la cité, peu à peu reflua, remportant ses animaux, le bon air et la joie. Les maisons soudées l'une à l'autre, tout en continuant leur rôle d'habitation, servent désormais de murailles. Les brèches sont réparées. Plus de fuite, plus d'espace : la ville est bien cimentée.

Le Robineux —

Autrefois je n'étais pas un robineux, j'étais quelqu'un de plus honorable, j'étais un vagabond, non pas celui qui épeure les femmes et à qui elles donnent un cent pour éloigner le mauvais sort, mais le vagabond connu de toute la province, qu'on accueille avec joie, qu'on retient même car il apporte dans son sac la sagesse et la fantaisie. Aussi longtemps que durait la saison douce, je parcourais les routes. Le soir venu, je m'arrêtais dans quelque maison, où, à la veillée, je suscitais devant les yeux de mes hôtes un monde qui n'avait pas de réalité, mais par lequel on pouvait entendre celui que l'ombre avait absorbé. Le lendemain, reprenant la route, j'avais l'impression de ne pas être passé en vain et de laisser derrière moi plus de cohérence que devant, un jour plus clair, des fermes aux lignes mieux dessinées, des visages plus humains. Non, je n'étais pas un mendiant, je ne quémandais rien et ce que je recevais ne pouvait être comparé à ce que j'avais donné. J'étais un gueux, mais j'étais aussi une sorte de grand seigneur errant par le monde afin de lui redonner un peu d'allure, un peu de style.

Le Veuf —

J'étais jeune lorsqu'un passant, qu'on ne connaissait pas au village, m'ayant regardé derrière les oreilles, prédit à mon père que je ne serais pas heureux en ménage. Mon

père s'en souvint lorsqu'arriva le temps de me marier ; il me choisit la plus douce, la plus humble des filles. Jamais il n'y eut sur terre épouse plus tendre. Mais elle est morte et je l'aimais. Le passant ne s'était pas trompé.

Le Robineux —

L'hiver, je revenais en ville où je retrouvais mes semblables, les vagabonds d'alors, les robineux d'aujourd'hui. Nous échangeions nos sagesses et nos fantaisies en attendant la fin du déluge. Car l'hiver est un déluge. Chaque maison devient une arche, où le souvenir du printemps survit ; c'est pourquoi le printemps revient. Nous le guettions et dès que frémissait dans l'air un désir sans objet, dès que paraissait son signe lumineux, sans plus tarder nous nous quittons. Chacun reprenait son sac de sagesse et de fantaisie, et sortait de la ville discrètement. Les chemins sinueux se prêtaient au vagabondage ; marcher était encore possible. Un cheval ne va pas beaucoup plus vite qu'un homme et la différence ne vaut pas l'embarras d'une bête supplémentaire. Nous allions donc à vive allure. Il nous arrivait, dans une saison, de parcourir la province. Puis les chevaux disparurent, remplacés par des machines. Les chemins se redressèrent et durcirent. Dès lors marcher ne fut plus possible : comment voulez-vous qu'un homme rivalise avec ces machines de vitesse, qui brûlent l'espace sur des rubans d'asphalte fumante ? Marcher n'avance plus. Autant vaut ne pas bouger. Aussi avons-nous cessé de vagabonder. Le pays sans nos contes retourne à la confusion. Nous ne quittons plus la ville et nous avons troqué le sac contre la fiole ; nous avons troqué la sagesse et la fantaisie contre le poison. La sagesse et la fantaisie n'ont pas leur place en la cité, alors que la fiole nous donne un avant-goût de la grande évasion.

Martine —

Quand nous eûmes mangé la vache, le veau et les cochons, mon père se mit à boire et le malheur entra dans la maison. Sa femme devint une affreuse chose, paquet flétri, chair vaseuse, qui trouvait encore la force de brandir un balai. Et l'on sait mon histoire. Je suis demoiselle de petite vertu. Oh là là que j'en ai passé ! Cependant je ne peux oublier mon enfance, et le bonheur, pour moi, c'est une vache ruminant son foin près de la rue Mont-Royal, c'est une tasse de lait chaud avec un peu d'écume dessus, assez pour laisser sous le nez sa marque blanche.

La campagne entrain dans la ville pendant que le vagabond, son sac sur le dos, en sortait. Il y avait échange d'esprit et de santé entre la ville et la campagne. Les échanges ont cessé. La ville a gardé son bien, la campagne le sien, avec résultat qu'elles ont tout perdu et l'esprit et la santé. L'un ne va pas sans l'autre. Il y a des échanges nécessaires. Une fable vous le fera comprendre.

Le Robineux —

Il y avait, une fois, un homme. Cet homme, qui était veuf, avait de grandes oreilles et une fille, laquelle fille était courtisée par un garçon, qui était le fils d'un autre veuf, et ce veuf avait les oreilles aussi grandes, aussi rouges et honteuses que le premier ; ce qui n'a rien d'étonnant, puisque la démesure des oreilles prédispose au veuvage. L'amitié consolait les deux hommes de leur sort, et ce doux lien, en plus de favoriser celui de leurs enfants, rendait leur travail plus efficace. L'entraide est nécessaire sur le continent ; elle l'était davantage sur l'île déserte où les deux veufs avaient atterri, un matin, avec un enfant sur le dos, à la suite d'un naufrage dont ils étaient les seuls survivants. Ils avaient atterri séparément. Le veuf à fille bâtit sa maison

au nord de l'île, le veuf au garçon bâtit la sienne au sud ; puis s'étant rencontrés au cours d'une exploration et ayant conçu l'amitié que l'on sait, ils décident, afin de mettre leur travail en commun, de cultiver au milieu de l'île. C'est une amitié égale que la leur ; l'un n'a pas à marcher plus que l'autre. Cependant les enfants gardent la maison, qui au nord, qui au sud, et c'est par hasard qu'ils viennent à se connaître ; le garçon a ramassé sur la grève, vestige du naufrage de son père, une petite boussole qui le mène droit à la fillette ; l'amour ne l'aurait pas guidé mieux. Et il faut se réjouir, car le veuf au garçon aurait pu habiter la maison du nord. Le garçon se serait alors noyé. Il y a des attractions qui mènent aussi bien à la vie qu'à la mort. L'amour est de celles-là. Pour cette fois, grâce à la boussole et à la position des deux maisons, l'amour fut bien orienté. Pendant que les pères peinent au milieu de l'île, dans la maison du nord les enfants s'exercent à devenir des amants. La barbe vient au garçon, un soupir émeut la fille. Les jours passent, l'émotion grandit ; la fille soupire tant et si bien que sa poitrine, ne suffisant plus à la mission, reste gonflée d'un soupir qu'elle ne peut rendre. Cette poitrine bombée, cette barbe naissante appellent d'autres armes, et les jeunes amants, enfin prêts pour le combat, sont sur le point de s'affronter, lorsque, le plus fâcheusement du monde, les veufs aux grandes oreilles, ayant vent de quelque chose, au lieu de continuer à peiner de concert au milieu de l'île, lèvent le masque de l'amitié et découvrent l'un à l'autre un visage hostile. Le combat ne les concerne pas : de quoi se mêlent ces vieux fous ! Les veufs ont de ces façons bizarres, et les nôtres, parce que leurs enfants veulent s'aimer, cherchent à s'entretuer. Ils jugent plus prudent de rentrer, qui dans la maison du sud, qui dans la maison du nord ; celui-ci trouve céans le fils de son nouvel ennemi ; sans plus de cérémonie, il le met à la porte avec de grands coups de pied dans le derrière. Puceau et pucelle sont séparés ; c'est la

fin de leurs amours et la promesse des fleurs ne passe pas dans les fruits. Les veufs séquestrent les amants ; chacun d'eux fait son jardin autour de la maison. Le milieu de l'île devenu inculte, se couvre de broussailles. De même le cœur des enfants. Après deux ans de ce régime, le veuf du sud a pour fils un être vague, nerveux et maladif, qui n'est plus un garçon ; le veuf du nord a pour fille un être vague, nerveux et maladif, qui n'est plus une fille. Et les deux veufs ont les oreilles dressées dans l'angoisse. Une nuit, ils entendent des bruits de pas. Le lendemain, ils trouvent dans les broussailles, au milieu de l'île, les deux enfants qui se sont rejoints pour mourir. La fable n'ajoute rien. Que sont devenus les veufs ? Ont-ils été changés en âne ? C'est probable, mais la fable ne le dit pas. Elle n'a rien à ajouter lorsqu'elle a fait comprendre qu'entre les êtres certains échanges sont nécessaires.

Il y a des échanges nécessaires entre l'amant et l'amante, entre l'esprit et la santé, entre la ville et la campagne, mais la ville est fermée par mille murailles successives et les amants prisonniers ne se retrouvent que dans la mort. Le cortège nuptial se perd dans les broussailles ; c'est le cortège funèbre qui le remplace. Personne ne peut crier. La substitution s'opère sans qu'on la dénonce. Dans un silence angoissé, les croque-morts diligents profitent du malentendu. Il y a des échanges nécessaires entre les deux rives, mais les ponts sont coupés ; les saules d'une berge à l'autre ne mêlent plus leurs branches au-dessus des eaux communes. Entre les mârs la voûte s'est effondrée et les mains s'ouvrent vers le ciel sans se joindre. Il y a des échanges nécessaires entre les hommes, mais les hommes se réunissent pour s'isoler ; ils voudraient s'entendre, mais ils ne peuvent se parler ; ils se donnent rendez-vous, puis se ferment la porte au nez. Chacun d'eux, dans une prison intime, est son propre geôlier ; il y en a, dans un caveau, qui penchent sur leur agonie le visage du croque-mort. L'homme seul est pour lui-même une proie. La

solitude est un signe de notre temps. Il n'y a plus d'échanges, il n'y a plus de société. C'est le règne d'un malentendu grotesque, et, dans l'air raréfié le néant frôle le monde.

Le Robineux —

Je n'appréhende plus son approche. Depuis longtemps je perçois son aile sifflante. Ne l'avez-vous pas entendue ?

Martine —

C'est une aile de ténèbres et de sang, qui pousse le troupeau devant elle. Les hommes viennent à moi, absurdes et pitoyables. Au moins, les rats, quand la panique les emporte, se jettent en masse dans la mer. Les hommes, eux, gardent contenance ; ils restent en file, malgré leur angoisse, le chapeau à la main. Et ils viennent à moi pour je ne sais quelle délivrance, comme si j'étais la porte du monde. On dirait de leurs amours qu'elles sont le terme d'une fuite. Ils se pressent contre moi, ils me secouent en vain ; petites secousses peuvent donner grand émoi, mais elles n'ébranlent pas le destin.

Salvarsan —

Si le néant frôle le monde, les hommes de leur côté mettent de la folie dans l'air. Nous vivons un âge étrange.

Le monde évolue, mais les formes selon lesquelles on le pense n'ont guère changé. A le penser de cette façon, il est normal qu'on ne pense rien et que l'esprit sans butin soit à la source d'une sourde inquiétude.

Salvarsan —

J'avais le souffle plus court. « Je vieilliss », pensai-je. Et mon humeur changea. J'éprouvais une pitié plus grande pour mes patients ; leur guérison me causait une joie plus

vive. Quand je recevais des honoraires, je me comparais à la fille qui, s'étant donnée de bon cœur, trouve pénible de tendre la main. L'argent que je prenais m'amoindrissait. Mes patients n'étaient pas riches. La pauvreté est la cause, avec l'humiliation de la condition inférieure, de beaucoup de maladies et de certaines morts prématurées. Quand j'assistais à une de ces morts, j'avais l'impression de participer à un sacrifice humain. Derrière le système social, chaque jour plus clairement, je distinguais une divinité sanguinaire, avide d'enfants, de jeunes hommes, de jeunes femmes. Je l'appelais Baal. J'aurais pu lui trouver un autre nom. Mon optique avait changé et la médecine commença de me paraître assez vaine.

Le Veuf —

Ma femme, sans y prendre garde, avala un microbe, qui se logea dans sa poitrine, d'où il fut impossible de le chasser. Pourtant elle prit toutes les drogues. Comme disait son médecin : la science n'est pas encore parfaite. Un jour viendra, cependant, où il y aura contre chaque microbe une drogue efficace. Les hommes continueront de mourir, mais ce sera de leur belle mort. La belle mort est la fleur de la vieillesse.

Le Robineux —

Il y avait, une fois, un homme dont le fils, pour une raison que j'ignore, fut condamné à mort. Cet homme se figura, abusé par sa dculeur, qu'il le sauverait en tuant le bourreau. C'était facile ; il le tua. Et ce fut un deuxième bourreau qui exécuta et le fils et le père.

Salvarsan —

Le microbe n'est qu'un exécuteur. Si la médecine l'élimine, un autre prend sa place. Les condamnations relèvent de

plus haut, de la justice. C'est pourquoi toute mort prématurée engage la responsabilité humaine.

Le Bourgeois —

J'habite la ville et j'ai une propriété à la campagne. Je profite de l'un et l'autre de ces sites. Je fais l'échange entre les deux. Ma santé est excellente. Je n'ai pas à me plaindre ; je respecte la divine providence qui préside au destin du monde.

Dans une société, où la richesse tranche sur la misère, il est impossible, riche, d'avoir une activité intellectuelle quelconque ; cette activité condamnerait la richesse odieuse.

Salvarsan —

Les habitants de Gros-Morne vont derrière la maison pour les petits besoins, à l'exception de Jules Campion, qui n'a pas à sortir ; les lieux d'aisance chez lui sont dans la cuisine, bien en vue. Jules ne déteste pas trôner devant ses admirateurs. Il est le notable de l'endroit. Comment voulez-vous que cet homme pense ? Un meuble suffit à le distinguer. Tous les bourgeois sont des Jules Campion.

Les bourgeois, qui se distinguent par les biens matériels, sont des spiritualistes. Ils se prévalent de Jésus-Christ. Ils admirent la divine Providence qui les a bien nantis. Cependant tout spiritualistes qu'ils soient, ils se refusent à penser. Leur esprit mobile et sous-alimenté marche à vide ; il fabrique l'angoisse. Ces messieurs s'envoient des petits verres dans le gosier ; leur parole s'embarrasse, ils ont le regard fou, et, au sein des richesses, libres de satisfaire leurs caprices, ils ressemblent à des bêtes traquées. Et si parfois ils ont le cœur dur et l'âme stupide au point qu'ils n'éprouvent pas le besoin de se saouler, leur fils...

Le Robineux —

Il y avait une fois un jeune prince qui vivait dans le plus beau château du monde. Son père était le roi du pays. Lorsqu'il eut vingt ans, il tomba dans une sorte de langueur ; il n'avait goût de rien ; les aliments les plus fins lui donnaient la nausée. Le roi fit venir ses médecins ; leur science fut inutile. En désespoir de mieux, des mages furent mandés ; ils étaient aussi fous que les médecins, sauf l'un d'eux qui dit au roi : « Sire, il y a dans la ville une vieille qui meurt de faim. En la sauvant, vous sauverez votre fils ». On fit manger la vieille et le jeune prince reprit goût à la vie. Le lendemain, toutefois, il était retombé dans sa langueur. Le roi fit revenir le mage. « Il y a, dit celui-ci, un enfant qui crie de soif ; sa mère n'a plus de lait et son père n'est pas assez riche pour lui acheter du lait de vache. » On fit boire l'enfant ; le jeune prince reprit goût à la vie. Le lendemain il était retombé en langueur. « Il y a, dit le mage, une fille qu'on a mise à mal et qui... » Le roi l'interrompit, s'écriant qu'on en finirait jamais. » « Non, répondit le mage, car il existe d'innombrables malheureux. » Et le roi qui aimait son palais et ses festins, laissa mourir son fils, le jeune prince.

Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieux vêtement, car la pièce emporte une partie du vêtement, et la déchirure en devient pire. On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres...

Martine —

Pour conserver les vieilles outres on a sacrifié le vin nouveau. Le sang de nos enfants coule dans la boue.

LE VOYAGEUR

par

ADRIENNE CHOQUETTE

Novembre, sa brunante de fin d'après-midi répandue sur une petite ville. Quelqu'un dit : « Il neigera cette nuit... » En attendant cette claire délivrance, le froid gifle. Maisons aux persiennes closes, enfoncées dans le silence. Une auto, ici et là. La voiture du boulanger en retard. Quoi dire ? C'est l'automne, c'est une saison triste à laquelle succédera l'hiver interminable. La petite ville rencontre une poésie à forme de mélopée qui ennuie les habitants. A quoi bon des arbres sans feuilles ? Dans un instant, l'angelus. Mais seul, peut-être, est sensible au chant gris des cloches l'écolier Jean-Marie Plantier.

A quoi tient l'automne ? Est-il vrai que, sans les noms des saisons, les hommes seraient plus tranquilles ? Exubérance parce que c'est l'été. Repliement en automne. Mais le ciel déserté, la rivière mauvaise, est-ce pas novembre qui les a rendus méconnaissables ? Et l'humeur chagrine de madame Plantier ? la maison plus laide que jamais quand on a rentré le parasol du jardin...

Jean-Marie revient de l'étude de quatre heures, sa petite casquette bien droite et le sac au dos. Son pas tape en homme depuis que madame Plantier a sorti les bottines à double semelle (si lourdes à porter les premiers jours !). Retour à la maison sans une minute de retard.

L'été, sans plus musarder qu'en n'importe quel autre temps, Jean-Marie Plantier ressent sur sa joue neuve l'exquise douceur d'être. Alors il n'a plus tellement besoin de se réfugier dans le rêve. Chaque nuage, pour ses yeux extasiés, ne fait-il, au long des après-midis lents, tout le voyage ? Il n'a qu'à regarder. Voici les îles Océanie et voici la fantastique Égypte. Ici des peuples nourris de miel et de légendes. Un roi a les cheveux qui se soulèvent et forment immense voile palpitante. C'est l'incendie là-bas, tel un hymne glorieux levé parmi les sables étincelants. Il y a le bon Dieu sur son siège. Il y a l'oncle Albéric, vêtu d'une tunique aux bords retenus par cent mains suppliantes.

...Porte claquée. Un chat miaule sur des marches : il a les yeux trop clairs de Jean-Marie, sa frêle mâchoire, une façon de se pelotonner s'il a peur.

...Les méchants garnements du quartier sont déjà au restaurant ; Jean-Marie, sans l'entendre, écoute ricaner le grand Cyrille. Qu'est-ce que ça veut dire « gibier de potence » que monsieur le notaire Plantier répète à propos de Cyrille ?

...Bureau de postes fermé à l'heure où Jean-Marie traverse la rue pour se rapprocher de la fenêtre. Par un des carreaux, presque noir pourtant, le regard de l'écolier découvre une série de petites cases à enveloppes blanches, jaunes, brunes. Jean n'a jamais écrit de lettre que celle du jour de l'an à ses parents : il la leur lit lui-même d'ailleurs au moment de la bénédiction paternelle. Mais il a reçu une lettre, voilà deux ans, de l'oncle Albéric. Une lettre, une fois, de l'oncle Albéric ! Madame Plantier raconte encore comment le petit imbécile n'arrivait pas à lâcher l'enveloppe toute tremblante entre ses doigts. Une lettre à lui, Jean-Marie, quand il eut dix ans et que l'oncle Albéric s'en souvint.

— Sébastopol... commença la voix hostile de maman.
Oh ! Sébastopol...

Jean-Marie sait bien d'où vient sa passion de la géographie que Frère Jules, sincèrement ébahi de sa science, lui faisait réciter devant Monsieur le Supérieur. A douze ans, le fils du notaire, s'il le voulait, en remonterait aux gars de troisième ; c'est pourquoi Frère Jules affirme que la vocation de Jean-Marie est toute trouvée.

— Géographe ! Oui, monsieur le notaire, c'est indubitablement limpide.

Allons ! on est médecin, on est surtout notaire, mais géographe ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Frère Jules, candide, eut le malheur d'ajouter que Jean-Marie, grâce à une telle spécialité, irait loin,

— ...pas seulement sur la carte, Monsieur, mais en vérité !

Aussitôt le notaire Plantier devint de glace et l'entretien resta court. C'est que Frère Jules ignorait ce que madame Plantier, depuis vingt ans, évitait de commenter : le départ d'Albéric Plantier, frère du notaire, vers l'inconnu des mers et des continents.

— Mais où vas-tu ?

— Je ne sais pas.

— Quand reviendras-tu ?

— Cela, je le sais : jamais.

Petite scène déroulée dans le salon Plantier après l'enterrement du chef de famille. Les deux frères, en habit noir, dont les vingt ans réciproquement, se disent adieu : l'un rend sentence, l'autre dit adieu comme si, pour la première fois de sa vie, il respirait librement. Vingt ans de cela.

Albéric est devenu « le mouton noir » et, dans l'esprit du notaire, rejoint cet autre signe de contradiction, la cousine Bella, « celle qui a mal tourné ». Deux photos à retirer de l'album familial.

Qui dira à Jean-Marie la grâce de cousine Bella et son œil moqueur et la tendre bonté de son cœur ? Lorsque Jean était petit, quelquefois le flair soupçonneux du notaire surveillait des ébats déjà sages : « Sait-on jamais ! l'hérité... » Double poids du père et de la mère interposé entre l'enfant et le couple maléfié : Jean-Marie grandit ainsi qu'une vertu ennuyeuse.

C'est du moins ce que l'on pense devant un petit garçon d'humeur égale, dont jamais les yeux ne brillent indiscretement. On le voit, sac au dos, s'en aller à l'école. A cinq heures, il s'en revient. L'été, il porte une culotte blanche ; à l'année, sa petite casquette posée sur la tête à la façon dont son père se coiffe d'un chapeau. C'est le fils du notaire. Celui-là seul sait qu'il adore la mémoire de son oncle. A l'heure du couvre-feu, allongé sur le dos et les mains hors du drap, voici pourtant la revanche de la poésie que l'oncle Albéric tient par la main. Voici que, non seulement les prunelles lumineuses, mais tout le visage de Jean-Marie, non seulement sont transfigurés, mais ensoleillent toute la chambre. Qu'est-ce que le Paradis, sinon la terre vue en songe par un enfant pur ? Il y a un mage : c'est l'oncle Albéric. Il y a un aigle : c'est Albéric.

Dans la pièce voisine, le notaire Plantier, endormi, fait entendre un triste jeu de glandes. Oh ! que sait-il, cet homme, des étoiles qui trouent les ténèbres ? Il s'est méfié de la vie comme, en été, de la pâmoison des jardins ; l'une et les autres le gênent au nom de la vertu. Qu'il haïrait, s'il le connaissait, le rêve de son fils !

...Passé le bureau de postes, on pose le pied sur la section de trottoir payée par le notaire Plantier dont voici la demeure de briques à galerie couverte. Jean-Marie touche la grille de fer, mais ne la franchit point, un pied en avant toutefois comme s'il venait d'être saisi aux épaules.

Le grand lustre du salon est allumé !

Qui a fait cela !

Oh ! mon Dieu, pour qui ?

Sait-on qu'un enfant peut mourir d'émotion ?

Jean-Marie serre à se briser les os le loquet glacé cependant qu'il ne peut plus ni avancer ni reculer.

Le grand lustre du salon...

Pour la visite annuelle du confrère Lemay, maman se sert des bougies de verre fichées aux quatre coins du salon. Quant au Frère Jules, on le reçoit dans la salle à manger. À vrai dire, Jean-Marie ne connaît qu'un événement à la faveur duquel le grand lustre cruellement projette en pleine lumière les figures de l'assistance : c'est lors de la visite de l'évêque à la municipalité. Il y a bien aussi à la Fête-Dieu, mais pour une heure seulement, alors que, tout le temps du séjour de Monseigneur, dès sept heures, le salon Plantier resplendit jusque sur la chaussée. C'est à un tel point que Jean-Marie, partagé entre l'admiration et l'énervement, monte à sa chambre chercher l'équilibre du crépuscule : « Cet enfant a les yeux faibles », remarque alors madame Plantier, une carte de l'arbre généalogique de la famille sur les genoux.

...Jean-Marie a les pieds froids malgré ses bottines. Fébrilement, sa mémoire joue entre les dates. Mais non, Monseigneur ne vient jamais en automne. Oh ! papa serait-

il?... « Je tomberai probablement à la façon d'un chêne atteint par la foudre ! »

Le petit se hait de presque préférer n'importe quoi — et même la mort subite, effrayante de ses parents — à l'intuition souveraine d'un événement qui le concerne, lui, Jean-Marie. D'un événement qui, en fait, ne concerne que lui, il en a la définitive certitude des visionnaires.

Que peut un écolier contre le choc d'un rêve devenu réalité ? Lorsque depuis sa petite enfance il joue, il dort, il pleure en fonction d'un rêve aux bords entourant la terre ? Et maintenant, il s'agit de reconnaître sur une créature humaine l'odeur des mers inaccessibles.

Albéric !

Car l'oncle Albéric est là, dans le salon Plantier, et sa tête touche le plafond. Il est venu pour Jean dont l'appel, enfin entendu, l'a rejoint et s'est posé sur son épaule. Que le petit sait donc comment le magnifique vagabond soulèvera de terre son disciple ! Et qu'il connaît le scandale, dans la maison des morts, du rire de leur proche départ !

...La nuit est venu. A l'intérieur, madame Plantier doit consulter l'horloge du corridor. Dans un instant, elle s'inquiètera. L'enfant n'arrive toujours pas à franchir la grille. Et, tout à coup, une terrible envie de fuir met le désarroi dans son âme.

On s'apprivoise à l'image, si belle soit-elle, du moment qu'on sait ne jamais la tenir entre les mains. On ose peu à peu composer son bonheur en taillant sa part à même l'infini. Et l'on s'habitue à la prestigieuse audace de mériter les roses du jardin. Mais que la fleur, détachée de sa tige, nous soit donnée, que le bonheur repose sur la gorge et qu'il nous soit accordé d'être cette gorge, nous ressemblons à un voleur devant un butin trop riche et à Jean-Marie Plantier.

Il avait son étroite figure toute effarée d'orgueil et d'angoisse. Il sentait que ce qui était en jeu ce soir, une fois et pour jamais, c'était sa vie même rendue tolérable par l'évasion journalière dans un rêve immense. Subitement, la personne même d'Albéric tenait le fil de l'espérance. De l'accueil de l'homme, de son premier regard dépendait périlleusement la vérité du songe. Cependant la joie dominait tout. Une joie d'ailleurs démesurée aux forces de l'enfant. Et c'était bien plus devant cette marée inconnue qu'il fuyait, car il ne s'était pas préparé à tel embrassement. Il n'était qu'un petit garçon aux plaisirs un peu niais, qui ne savait rien de la violence de son cœur.

Il leva la tête. Sa mère, en arrière du rideau, lui faisait des mines de colère et d'inquiétude. Mais déjà, maugréant, Rosalie le poussait, une main tenant un méchant fichu enroulé autour de sa tête. Au moment de franchir le seuil, la servante ressentit-elle que l'écolier, sous sa poigne, frémissait ? Ainsi se débattent les oiseaux surpris aux sources.

La chaleur de la maison. La voix mal contenue de maman. A droite, l'escalier qui mène aux chambres. A gauche, la portière de velours lie-de-vin en arrière de laquelle s'émeuvent les souvenirs du notaire Plantier.

Jean-Marie soudain ne voit plus qu'une chose, déposée à côté du portemanteau, en voulant la cacher un peu : la valise d'Albéric.

C'est un sac de tissu aux flancs flasques, effondré dans le corridor qu'il encombre, sale, pesant, avec des marques d'usure qui n'ont rien de glorieux. Un de ces sacs bêtement arrogants dans lesquels on se prend les pieds. Un sac à souvenirs de chambres meublées et de dessous de lit, qui se souvient des coups de pied qu'il a reçus.

Un petit garçon regarde indéfiniment ce tas informe et qui pue ; il a dessus ses yeux envahis d'horreur.

...Maman est rentrée au salon après un sévère : « Va te laver les mains, ton oncle Albéric est revenu. »

...Rosalie, dans sa cuisine, met la dernière main au souper.

Jean-Marie est environné de l'odeur des cigares et de celle du veau rôti : odeur des dimanches dont la pendule de l'étude a tant battu d'interminables heures. Le jeu de patience du notaire. La nappe brodée de madame Plantier qu'elle ne finira jamais, une autre et puis une autre encore lui devant succéder. Au mur, le portrait à l'huile de la première aïeule que Jean-Marie hait sans savoir pourquoi. Dimanche. Le jour le plus affreux de la semaine est entré dans la maison, précédant Albéric ; on devine qu'il s'installe à demeure comme le voyageur las et repentant qui, en ce moment même, parce qu'il y a si longtemps qu'il n'a mangé du veau rôti, fait amende honorable. Sa voix, aux inflexions surprenantes de mue tardive, passe la portière du salon, vient tourner autour de Jean-Marie, assiégeante, pleurarde, lâche...

Albéric ! Albéric !

Vienne la colère au secours de Jean ! Mais toute la place est pour longtemps prise par la souffrance — celle au sortir de laquelle un enfant montre quelquefois les premiers signes de vieillesse.



Les textes radiophoniques ayant déjà « passé », les textes de conférences, causeries, discours, sermons ou autres, ayant été dits, entendus, lus, dans une réunion quelconque, ne sont pas considérés comme textes inédits et s'ils sont publiés, ne seront pas rémunérés.

PETIT LEXIQUE FRANCO-ESPAGNOL

par

MARC MONT

(IV)

PRODUCTION. —

Le sol de l'Espagne recèle tous les minerais depuis le fer jusqu'à l'uranium. On y extrait du mercure, du zinc, du cuivre et aussi du pétrole en petite quantité. Sous le climat espagnol poussent le riz, l'oranger, le maïs, le blé, la betterave. Mais rien de tout cela n'est exploité à fond. Le gouvernement a tenté une expérience antarctique et a fait planter du coton dans l'Ouest. Les cultures ont réussi à petite échelle, et la récolte a d'ailleurs été vendue à une compagnie anglaise.

PUERTA DEL SOL. —

La Puerta del Sol : on imagine un arc de triomphe aux vieilles pierres mangées mais illuminées de soleil, ou encore une belle porte de maçonnerie bien prise dans une grande muraille toute baignée de lumière... et on tombe sur une place de chef-lieu avec des tramways jaunes et de petites boutiques.

R.E.N.F.E. (les chemins de fer d'Espagne). —

Il y a encore quelques années sur les lignes de chemin de fer espagnoles, le chef de convoi de chaque train était à la fois le chef de gare, l'employé, le lampiste, l'aiguilleur de toutes les gares du parcours. En effet, quand un train

arrivait dans une station, le chef du convoi descendait, ramassait les billets des voyageurs arrivés à destination, puis, sortant une clef de sa poche, il ouvrait les locaux de la gare, vendait les billets, enregistrait les bagages, aiguillait les voies, remplissait les lampes, remontait les horloges, donnait un grand coup de cloche, puis reprenait sa place dans le dernier wagon et l'on repartait vers la plus proche station. A cette époque les trains n'allaient pas vite. Aujourd'hui, l'Etat espagnol, bienveillant, a placé à chacun des postes précités, trois ou quatre employés. Les convois ne vont guère plus vite. Exemple (il faut toujours donner des exemples) : de Madrid à Valence, il y a 250 milles ; l'autorail rapide dans lequel on paie un « supplément de vélocité » met sept heures ; quant au train ordinaire il en met 14 (non compris le retard obligatoire, bien entendu). Mais, comme me disait un franquiste convaincu : « Evidemment, nos trains sont en retard, mais si vous aviez vu ça, Monsieur, sous cette p... de République ! »

Les trains espagnols sont des cours des miracles ambulantes. Dans ce compartiment de troisième, la seule classe qui existe sur cette ligne, pourtant importante puisqu'elle relie deux des plus grandes villes de la péninsule, ont prit place des ouvriers de culture, des gendarmes, des marchands de bestiaux, des familles qui partent en vacances.

De jeunes vendeurs de bouteilles de sodas défiant la folle vitesse de 10 milles à l'heure, passent d'un wagon à l'autre et proposent par la portière leur marchandise présentée dans un seau d'eau sale. La nuit tombe sur le paysage de poussière semé de cactus. Deux garçons sont montés avec des guitares. Dès qu'ils commencent à jouer tout le compartiment s'est éveillé de son morne somnolement. Une jeune fille s'est levée, et s'est mise à danser tandis que chacun rythme la séguedille en frappant dans ses mains. On a tout oublié : les soucis du jour, le voyage trop long, la

chaleur étouffante. Sous la petite tache de lumière jaune du bec d'acétylène, dans l'étroit couloir entre les banquettes, la fille danse, saouée de joie, comme au plein soleil, sur une grande plage sans fin.

REPRESENTATION NATIONALE. —

Visite au Palais des Cortès. L'hémicycle est vide et tous les sièges, les tribunes, les sonnettes sont recouverts de housses ; peut-être sous les housses les membres de cette assemblée qui adoptent sans discussion tous les textes de loi que présente Franco se trouvent-ils aussi ? Dans une des salles du Palais, nous apercevons quelques policiers assis à un bureau. Notre cicerone s'empresse de nous apporter une explication : « Au temps de la République, quand ce palais servait de Chambre des Députés, il ne se passait pas un jour sans qu'il y ait un scandale (il prononce « escandale »). Aussi fallait-il une garde de police en permanence pour arrêter les coupables. Aujourd'hui il n'y a jamais d'escandales mais malgré tout, nous avons gardé les policiers ici. Par tradition, comprenez-vous ? »

SECURITE SOCIALE. —

A Madrid, un fonctionnaire m'a longuement parlé des lois sociales de Franco et de l'effort entrepris pour aider les chômeurs. Après la thèse gouvernementale, j'ai pu entendre la thèse des usagers.

Lorsqu'une maison doit fermer ses portes et licencier du monde, l'employeur est tenu de verser à tous les ouvriers portés régulièrement sur les registres de l'entreprise, une partie de leur salaire. On voit souvent, aux époques de chômage, des patrons offrir aux ouvriers sans travail une somme de quelques milliers de pesetas pour les décider à accepter qu'on raye leur nom des listes. Dans la majorité

des cas, l'homme séduit par la poignée de billets accepte. Avec la belle inconscience hispanique, l'argent est vite dépensé, bientôt l'homme sans travail crève de faim avec sa famille et ne peut prétendre à aucune indemnité.

Un Français habitant l'Espagne, à qui je rapporte la chose, stigmatise la bêtise de l'ouvrier, son goût pour l'argent facilement acquis et félicite le patron de son astuce.

SERENO. —

Dans les grandes villes espagnoles, si vous rentrez chez vous à minuit passé, vous vous arrêtez devant la porte de votre maison, puis vous frappez dans vos mains. Là-bas, un coup de canne frappé au sol vous apprend que le « sereno » a entendu votre appel. Il accourt tenant à la main son trousseau de clefs, ouvre la porte de l'immeuble, passe devant vous dans le couloir, allume la minuterie, reçoit la pièce de monnaie qui récompense ses services, et regagne la rue. Cette institution, qui remonte au Moyen-Age, se substitue aux concierges ; elle est aussi une police supplétive, qui complète les trois corps de police connus en Espagne. Mais les attributions de l'ouvreur-de-portes-indicateur, ne s'arrêtent pas là. L'homme ouvre aussi aux couples les portes des maisons où l'on loue des chambres pour quelques instants. Joli métier pour un monsieur appointé par les municipalités très catholiques de l'Espagne.

SOLEIL (et ombre). —

Pour les spectateurs d'une corrida, il y a deux sortes de places : les places « sombre » et les places « sol » (à l'ombre ou au soleil). Les privilégiés peuvent pour 250 pesetas assister au spectacle côté « sombre ». Les autres s'assoient sous le soleil ardent pour 20 pesetas (salaire d'une journée de travail pour un ouvrier). Image de l'Espagne, terre sans nuances, pays de l'ombre et de la lumière.

TORERO. —

Un torero ? Ce n'est jamais qu'un boucher bien habillé qui travaille dans un cirque.

URBANISME. —

A Valence, la rivière n'est qu'une coulée d'eau sale qui chemine entre les graviers. De chaque côté de la berge, de pauvres gens ont bâti des cubes de pisé, hauts de moins de six pieds dans lesquels ils vivent. Ce sont les victimes d'une crise des logements qui dure depuis dix ans. Dire l'odeur épouvantable des tas d'ordures qui fermentent, le remugle des vases, le relent des égoûts, parler de la crasse des gosses couverts de croûtes, des jeunes femmes minées par la misère et les maternités, des hommes sans travail, couchés sur la terre, tout cela ne suffit pas. Il faut avoir vu ces taudis au bord d'une rivière sans eau, sous un soleil atroce. Cette double rangée de misérables cabanes a un nom ici : Avenue du Généralissime.

VIE DÉVOTE (introduction à la). —

Dans une église de Madrid, un grand Christ de cire est couché sur une stèle de pierre. Cette œuvre d'art réalisée dans quelque musée de cire est admirable par son réalisme : yeux de verre, cheveux au naturel, petites veines bleues dessinées sur les bras, etc... L'effigie est recouverte d'un boîtier de verre d'où sortent les deux pieds troués par les clous et sur lesquels on a soigneusement reproduit le sang des blessures. Une à une, des vieilles dames viennent s'agenouiller sur la stèle et baisent les pieds de cire. J'interroge l'une d'elles sur cet usage : « *Buena fortunata* », répond-elle (ça porte bonheur).

ESSAI SUR LE COMIQUE

(VI)

par

L. HAMLYN HOBDEN, M.A., D. Litt.

Comme la poésie, le comique est plus facile à reconnaître qu'à définir, puisqu'il procède d'une attitude envers la vie qui diffère selon les individus et selon les époques. Les difformités qui excitaient l'hilarité des hommes du moyen âge, les transgressions de l'étiquette à la cour du Roi Soleil, ne produisent plus le même effet sur les hommes du vingtième siècle. De même, il y a un grand écart entre les conceptions variées du rôle que doit jouer le rire : corriger les ridicules et les vices, traduire la vérité en révélant par le grotesque la dualité éternelle de l'être, libérer l'homme de la réalité. Méthode de protection sociale, révélation, mécanique de protection psychologique. Néanmoins, à chaque époque les grands maîtres du rire sont arrivés à deviner leur mission.

Rabelais, Montaigne, La Fontaine, Stendhal sont d'accord pour voir dans le comique l'attitude détachée du vrai sage devant l'existence. Hugo remet en lumière la notion des multiples faces de chaque chose qu'avait exprimée, bien avant lui, Montaigne. Baudelaire, en remarquant que la source du comique se trouve dans le rieur, et non pas dans l'objet du rire, et en rattachant le phénomène à une intuition de l'idéal chrétien, fait preuve d'une remarquable clairvoyance : ceux qui se sont penchés sur le problème avec toutes les ressources de la science moderne sont parvenus à la même conclusion.

Qu'est-ce donc que le comique ? *Ce qui provoque le rire*, nous répondent les dictionnaires ; cette définition semble insuffisante. N'est-ce pas plutôt, selon l'avis de nos spécialistes, un phénomène physiologique qui procure à l'homme une perspective plus vraie de l'ensemble des choses en le libérant momentanément du solennel de sa petite réalité quotidienne ? En donnant aux choses d'ici-bas leur juste valeur temporelle et finie, le haut comique souligne l'idéal de la vie spirituelle. Le rôle de l'artiste créateur consiste en une mise au point, selon ses dons particuliers, qui révèle à l'humanité la relativité des choses auxquelles elle attache de l'importance.

A mesure que l'homme s'élève par son intelligence, il se dépouille de sa haine, de sa cupidité, de son envie, de son intolérance. N'étant pas engagé, le sage se dégage d'autant plus facilement du réel illusoire, tout en témoignant sa compréhension et sa pitié envers ceux qui y sont encore embourbés. De ce fait, son rire s'élève par la force de l'intelligence, presque à l'essence pure du comique, à la joie innocente qui ignore le mal.

Au plus bas degré se trouve donc un comique grossier dont la qualité essentielle est d'être mêlé à toute sorte d'éléments superflus : supériorité, crainte, malice, dégradation, préjugé social. Rentrent dans cette catégorie : la grosse plaisanterie, la farce, la blague, le burlesque, le comique des formes, des gestes et des actions, le sarcasme, le cynisme.

L'esprit comporte un comique verbal et plutôt superficiel. Produit d'une société qui estimait avant tout la forme, fait de finesse, d'agilité mentale, il s'exprime par le jeu de mots, le calembour, la pointe, l'épigramme, la parodie et l'héroï-comique. Voltaire préférait avant tout son sourire moqueur et souvent malicieux, sans pitié pour ses victimes.

La satire est en même temps plus profonde et plus intéressée que l'esprit. Type du comique au service de l'idée,

elle se déclare ouvertement. Erasme, Molière, La Fontaine, Boileau, Prévost, Diderot, Stendhal et Hugo sont d'accord sur son intention, qui varie peu à travers les siècles. C'est ce que Baudelaire entend par le comique *significatif*. *Instruire en amusant*, disent les uns ; *flétrir le vice en le nommant*, disent les autres. L'élément critique est ici primordial — et bien qu'il puisse y avoir de l'exagération, la condamnation porte par sa justesse. La satire est une arme de moraliste ; parfois douce, sa muse « rit en cadence des vices et des ridicules des hommes »⁷² ; — parfois amère, elle sera près du désespoir ; « Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer »⁷³.

L'ironie, au sens exact du mot, a souvent été mal comprise en France. Elle n'est pas, comme la définissent Bergson et d'autres, un simple énoncé de ce qui devrait être, en feignant de croire que c'est précisément ce qui est. Voltaire et Bédier ne voient en elle qu'une forme inférieure, dont le mérite est de ne pas s'engager.

Proudhon la salue comme un instrument du progrès qui apporte la liberté par le dédain de soi⁷⁴. Jean-Paul Sartre, dans l'idiome existentialiste, fournit une explication assez traditionnelle : « Dans l'ironie, l'homme anéantit, « dans l'unité d'un même acte, ce qu'il pose ; il donne à « croire pour ne pas être cru, il affirme pour nier et nie « pour affirmer, il crée un objet positif qui n'a d'autre « être que son néant⁷⁵. » Anatole France était moins para-

72. France, *Le Jardin d'Epicure*, p. 423.

73. Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, acte I, scène II, p. 19.

74. Proudhon, *Confession d'un révolutionnaire*, pp. 292-293 : « La liberté comme la raison, n'existe et ne se manifeste que par le dédain incessant de ses propres œuvres ; elle périt dès qu'elle s'adore. C'est pourquoi l'ironie fut de tout temps le caractère du génie philosophique et libéral, le sceau de l'esprit humain, l'instrument irrésistible du progrès. Les peuples stationnaires sont tous des peuples graves... Ironie, vraie liberté !... Maitresse de Vérité ! »

75. Sartre, *L'Être et le Néant*, p. 85. Néant — « liberté, existence à distance de soi ».

doxal : « L'ironie que j'invoque n'est point cruelle. Elle « ne raille ni l'amour ni la beauté. Elle est douce et bien-
« veillante. Son rire calme la colère, et c'est elle qui nous
« enseigne à nous moquer des méchants et des sots, que
« nous pouvions, sans elle, avoir la faiblesse de haïr⁷⁶. »

Cette dernière conception ne se rapproche-t-elle pas davantage de l'ironie traditionnelle grecque dont nous avons noté les origines ? Car l'ironiste ne s'engage pas ; il contemple sans haine ce qui est et sans espoir ce qui devrait être, — il accepte ce dédoublement comme étant de la nature même des êtres et des choses. Il expose les bêtises en faisant semblant d'y croire et en les poussant jusqu'au bout. Son rôle consiste à démasquer l'être caché sous l'apparence. On pourrait distinguer deux formes supérieures : *l'ironie dramatique* dans laquelle le spectateur omniscient possède un détail ignoré de l'acteur, ou bien compare dans le même personnage, l'homme factice à l'homme réel ; *l'ironie du sort* qui révèle l'éternel et profond jeu de la fatalité par des récits dans lesquels le protagoniste, croyant agir pour le mieux, devient l'agent de son propre désastre.

Forme inférieure, *l'ironie verbale* est un moyen technique qui consiste à dire le contraire de ce que l'on veut faire entendre.

*L'humour*⁷⁷ semble englober la *gaieté sans soucis* de

76. France, op. cité, p. 450.

77. Cazamian, dans *L'Humour de Shakespeare*, souligne l'origine française de ce mot qui perdit en France une partie de son véritable sens : « Sous ce terme il faut mettre, si l'on l'emploie avec précision, une méthode paradoxale, qui détruit la liaison naturelle et attendue entre les choses exprimées et la façon dont elles sont dites ; qui présente le comique gravement, et l'absurde avec respect... l'humoriste doit savoir observer le réel, l'interpréter de façon personnelle et originale, susciter l'occasion de mettre en lumière, par sa naïveté adroite, la drôlerie, l'étrangeté, le tragique de la vie — toutes ces mille qualités des choses que sa façon de les montrer relève et souligne, mais qu'il transpose en même temps, les dégageant de leurs accompagnements prévus, les revêtant d'une discrétion sobre, et comme d'une invincible sérénité » (p. 9).

Stendhal, le *comique absolu* de Baudelaire et la plus haute forme du *rire pour rire* de Saulnier. Libération complète du moi, détente loin de la réalité, il s'amuse du jeu du relatif jusque dans la personne du rieur. De toutes les formes du comique le plus proche de son essence même, il se double d'une chaude tendresse toute chrétienne, contemplant le monde avec compréhension et avec espoir. Si nous pouvons emprunter une comparaison mécanique, nous dirons que l'humour ressemble à une jumelle ; ses deux objectifs sont braqués, l'un sur la réalité, l'autre sur l'idéal — le cadre qui les rattache est fait de sympathie humaine. La perspective obtenue à travers cette jumelle est celle de la vérité supérieure, car elle est la vision simultanée des deux natures de l'homme.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDELAIRE (Charles). — *Oeuvres complètes. Curiosité esthétiques.* Paris, Conard, 1923. 543p.
- BEAUMARCHAIS. — *Le Barbier de Séville.* Paris, Flammarion, s.d. 249p.
- BERGSON (Henri). — *Le Rire.* Paris, Alcan, 1924. 208p.
- BOILEAU. — *L'Art poétique.* Paris, Hatier, 1948. 71p.
- BOILEAU. — *Satires et Épîtres.* Paris, Larousse, 1948. 104p.
- BOUGLE (L.) et GASTINEL (P.). — *Qu'est-ce que l'esprit français?* Paris, 1920. IV-68p.
- CAZAMIAN (L.). — *L'Humour de Shakespeare.* Paris, Aubier, 1945. 237p.
- CERVANTES. — *Don Quichotte.* Paris, Stock, 1945. XXXVI-471p.
- CHAPIRO (Marc). — *L'Illusion comique.* Paris, Presses Universitaires, 1940. 160p.
- CHATEAUBRIAND. — *Oeuvres complètes.* Paris, Garnier, 1861.
- DIDEROT. — *Oeuvres complètes.* Paris, Garnier, 1877.
- ÉRASME. — *L'Éloge de la Folie.* Paris, Pot cassé, 1946. 212p.
- FRANCE (Anatole). — *Oeuvres complètes.* Paris, Calmann-Lévy, 1929.
- GAUTIER (Théophile). — *Les Grotesques.* Paris, Hatier, 1932. 80p.
- HUGO (Victor). — *Oeuvres complètes.* Paris, Hetzel et Quantin, 1881.
- HUGO (Victor). — *Oeuvres complètes.* Paris, Albin-Michel, 1934.
- JOUBERT. — *Traité du ris.* Paris, Chesneau, 1579. 430p.
- LA FONTAINE. — *Oeuvres complètes.* Paris, Hachette, 1885.
- LESAGE. — *Gil Blas.* Paris, Garnier, 1863. 2 vol. 454 et 596p.
- MICHIÈLS (Alfred). — *Le Monde du comique et du rire.* Paris, Lévy, 1886. II-380p.
- MOLIÈRE. — *Oeuvres complètes.* Paris, Hachette, 1875.
- MONTAIGNE. — *Essais.* Dans *Oeuvres.* Paris, Duverger, s.d., XLVIII-806p.

- PÉRIER (A.). — *Fabliaux et contes choisis du moyen âge*. Paris, Hatier 1948. 80p.
 PRÉVOST. — *Manon Lescaut*. Paris, Boudet, 1889. xxiii-207p. Préface de Guy de Maupassant.
 PROUDHON (Pierre-Joseph). — *Confession d'un révolutionnaire*. Paris, Garnier, 1850. 327p.
 RABELAIS. — *François Rabelais, tout ce qui existe de ses œuvres*, présenté par Louis Moland. Paris, Garnier, s.d., XLIV-766p.
 ROUSSEAU. — *Discours. Lettre sur les spectacles*. Paris, Larousse, 1947. 120p.
 SARTRE (Jean-Paul). — *L'Être et le Néant*. Paris, Gallimard, 1943. 724p.
Satyre Ménippée (La). — Paris, Larousse, 1941. 100p.
 SAULNIER (Claude). — *Le sens du comique*. Paris, Vrin, 1940. 174p.
 STENDHAL. — *Racine et Shakespeare*. Paris, Hatier, 1927. 78p.
 STENDHAL. — *Molière, Shakespeare. La Comédie et le Rire*. Paris, Le Divan, 1950. XXI-352p.
 VOLTAIRE. — *Oeuvres complètes*. Paris, Garnier, 1880.

Formes et Couleurs

Revue Internationale des Arts, du Goût et des Idées
 consacre son numéro de Noël à
 l'Opéra de Paris

avec la collaboration de Paul CLAUDEL, François MAURIAC, Jules ROMAINS, de l'Académie française, Jacques CHASTENET, de l'Institut, Mmes Géori BOUE et Lycette DARSONVAL, MM. Thierry MAULNIER, Serge LIFAR, André WARNOD, René DUMESNIL, Claude DELMAS, Robert KANTERS, etc... et celle des peintres BRAYER, DIGNIMONT, BRIANCHON, CASSANDRE, OUDOT, CHAPELAIN-MIDY.

Des textes de grande valeur...

De nombreux documents historiques et artistiques...

De multiples reproductions en couleurs...

Un volume de 150 pages — \$2.50

Pour le Canada, adresser les souscriptions à AMÉRIQUE FRANÇAISE...

BERGSON : UN HOMME DE CHRÉTIENTÉ

par

LUCIEN COLLIN

Durant un instant trop court et par absurde, il va de soi, n'est-ce pas, imaginons ce grand penseur déambulant dans une de nos enceintes de philosophie.

Nous n'osons dénommer le scandale qui s'en suivrait, tout en croyant à l'admiration de quelques têtes froides au cœur chaud pour notre Platon des temps modernes.

Nous savons — *in petto* — une admiratrice de Bergson au Canada qui éprouva un jour la vindicte de quelques abbés de salon lorsque mal lui prit d'en parler chaleureusement. Il sied toutefois d'observer qu'une pléiade de nos jeunes écrivains s'en inspire, soulevés qu'ils sont par un courant de joie créatrice.

Il nous souvient d'une lettre de Bergson se lisant avec des sentiments de modestie aussi authentiques que ceux que manifestait jadis l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ. C'est pourquoi nous ressentons toujours un fort malaise quand nous entendons le grand nombre de nos professeurs de philosophie liquider en trois phrases lapidaires et définitives l'homme qui bouleversa et transforma l'âme de la philosophie européenne bien avant la prise de conscience des écrivains existentialistes.

Qu'est-ce à dire sinon que Bergson est méconnu chez nous. Et pour cause, puisqu'il n'est pas un philosophe à thèses, un géomètre du verbe, un savant de la matière abstraite. Il découvrit, enfonça et dépassa rapidement tout l'appareil pseudo-scientifique de son époque, en

particulier l'École positiviste. Bergson n'est pas le technicien de l'Absolu raisonnable nous invitant à nous pencher une fois pour toutes sur le monde extérieur et intérieur.

Tout le long de son œuvre, la matière coule en un sens vital, le cosmos cerne la présence et le mystère, la conscience s'intériorise, l'homme s'incarne.

Il nous délivra tour à tour des fétiches des dieux primaires, du matérialisme sans issue, et de la métaphysique péremptoire !

Après Bergson nul ne peut ignorer l'immense élan de vie concerté qui soulève l'univers en fraîche création, la gestation interne du positif au normatif, du fermé à l'ouvert, de l'esprit à l'âme et de l'amour à Dieu.

Si cet accoucheur de la pensée moderne s'est renouvelé en réinventant la synthèse du monde et de l'homme, l'explication est simple : ce fut essentiellement un créateur.

Tous ses livres coïncident avec une extase de soulèvement, d'approfondissement et de gratuité.

Tel un poète au sens prophétique du terme, il se laisse porter par une intuition chaude, neuve et tenace des choses et en approche la genèse spirituelle.

Aussi que d'absurdités reprises sur la qualité de cette intuition ! Comme si elle n'était pas jaillie du fond de la conscience : imprégnant le corps autant que l'âme.

Habitué qu'ils étaient de reprendre constamment les thèmes anciens, les partisans de la philosophie désincarnée surtout quant au mode d'enseignement, y ont vu, ou peu s'en faut, le summum de la fantaisie et du romantisme sans proue ni poupe en refusant la nouveauté de l'être que leur offrait l'intuition bergsonnienne.

Et pourtant toute sa pensée converge vers la création de soi par soi, vers un appel émouvant et transcendant au plus être de la découverte humaine.

Si nous quittons un jour ou l'autre les plaines closes de notre humanisme de conservation pour enfin nous acheminer avec amour à la recherche de la vérité, de la beauté qui deviennent un peu plus et un peu mieux notre substance, nous participerions davantage à la noble aventure de la civilisation.

Tout est peine et tenacité, tout est joie et création, alors pourquoi ne pas inventer et vivre notre propre grâce, notre humanité profonde.

Si nous songeons à l'harmonieuse synthèse de la philosophie thomiste, force nous est d'en rechercher la filiation intellectuelle ou spirituelle aux sources vives de Platon ou d'Aristote en passant par Saint Augustin.

Il serait dès lors inintelligent et barbare de refuser l'effort de compréhension, d'amitié et de charité que représente l'œuvre entière de Bergson. Nous aurions tout à gagner et si peu à perdre à sympathiser avec l'homme qui sauva du désastre moral ou intellectuel tant d'esprits et tant de cœurs. La pensée de cet écrivain de génie assouplirait de beaucoup la rigidité de notre enseignement par trop métaphysique et nous inciterait, croyons-nous, à mieux réciter les catégories de nos chers manuels.

Le résultat du Concours de *Contes drolatiques* sera annoncé
dans la revue au cours de l'année prochaine.

LES CRITIQUES LITTÉRAIRES

de

CLAUDE DELMAS

LA FACE DE MÉDUSE DU COMMUNISME, par Thierry Maulnier (Ed. Gallimard).

Dans plusieurs de ses écrits antérieurs, Thierry Maulnier avait déjà abordé le problème des rapports entre ce phénomène de psychologie collective qu'est la Terreur et le régime communiste. Tel qu'il se présente, son dernier volume envisage dans toute son ampleur ce dramatique engrenage. Toutes les périodes de l'histoire ont connu des années troubles, des excès, des crimes. Cependant, il revient au communisme d'avoir donné une forme institutionnelle à la Terreur, d'en avoir fait un mode de gouvernement. La Terreur représente une des forces profondes qui vivent à l'état latent dans la collectivité et qui explosent parfois, dans certaines conjonctures. La Révolution en est la transposition politique. Il y a de l'une à l'autre passage de l'inconscient collectif à la tyrannie gouvernementale. Le titre s'explique. En effet, si le communisme fait peur c'est

d'abord parce qu'il a choisi pour la conquête, la conservation, l'établissement de son pouvoir, des méthodes telles qu'il devait en venir et en est venu à présenter au monde une face terrifiante... une face de Méduse... et l'on sait que si l'effet de la face de Méduse est de pétrifier par la crainte ceux qui la regardent en face, et par conséquent de briser certaines résistances, il peut être aussi de provoquer les hommes au combat et de susciter des Persée. Avec le communisme, nous sommes entrés dans un monde où une moitié des hommes admet l'extermination de l'autre moitié comme la seule chance raisonnable d'échapper elle-même à l'extermination — bien plus : comme le seul moyen de régler les questions que pose cette autre moitié par l'intolérable indiscretion que constitue son existence elle-même. La voilà bien, l'indication du dualisme fondamental du communisme. Si le communisme a fait dans le monde des millions d'adeptes fanatiques, s'il

a suscité tant de martyrs, ce n'est pas en vertu de ses références à la philosophie marxiste, c'est parce qu'il apporte une promesse de bonheur à une humanité malheureuse, une promesse de justice à une humanité opprimée, parce qu'il apporte la promesse d'une puissance, d'une richesse, d'une longévité quasi-divines à une humanité prisonnière des étroites servitudes de sa condition terrestre. S'il a tant d'adversaires décidés à aller jusqu'au sacrifice, c'est qu'il s'est concrétisé par des régimes tyranniques, par la toute-puissance de la police, l'écrasement de toute opposition, les tribunaux, les prisons, les bagnes et des pelotons d'exécution. Cette dualité a fourni à Thierry Maulnier le sujet d'un ouvrage remarquable, où les considérations politiques se mêlent aux analyses de la psychanalyse du temps présent, où l'on retrouve la lucidité, la maîtrise, le sens de l'humain, la force du style, que l'on avait déjà pu apprécier dans *Au delà du Nationalisme*, *Mythes socialistes*, *Violence et Conscience*, et dans dix autres volumes. Il se pourrait fort que ce livre devint assez rapidement l'un des témoignages les plus pénétrants dont nous disposons sur notre temps de misères et d'espoirs, l'un des réquisitoires les plus implacables contre ceux qui ont permis au communisme de naître de l'injustice et de la misère, contre ceux

qui, s'appuyant sur ce rêve de libération et de dignité, ont édifié un empire policier.

LA POLITIQUE DES ÉTATS ET LEUR GÉOGRAPHIE, par Jean Gottmann (Ed. Armand Colin).

Depuis que les hommes réfléchissent sur les fondements de leur histoire (donc sur ceux de la politique dans la mesure où celle-ci n'est pas un simple jeu de hasard) ils ont été attirés par les rapports qui unissent cette politique aux conditionnements géographiques. Mais divers excès, certaines systématisations outrancières (songeons à l'enseignement du III^e Reich) avaient dévalué la notion même de *géographie politique*. Ce n'est pas l'un des moindres de Jean Gottmann que de remettre celle-ci à sa véritable place, que d'en analyser les divers éléments, que d'en montrer à la fois la force et la relativité : on ne peut supprimer une chaîne de montagnes, mais on peut faire en sorte que les peuples séparés par cette chaîne de montagnes ne soient pas ennemis. Après un exposé historique de cette question, Jean Gottmann étudie successivement la valeur du territoire en politique, la théorie des « frontières naturelles », le rôle de la répartition des terres et des mers, celui des techniques de production et d'exploitation des ressources naturelles, etc... Ce dernier point est

essentiel : en 1700, le « tas de charbon » de l'Angleterre en représentait guère de valeur, un siècle plus tard il était devenu l'un des fondements les plus solides de la puissance britannique. De même le pétrole n'acquiert une signification politique qu'avec son entrée dans le potentiel politique, dans le domaine des convoitises, donc avec des possibilités techniques d'utilisation. Histoire et géographie sont ici étroitement mêlées. On ne peut les dissocier. Mieux, ce ne sont, associées au niveau technique d'une époque donnée, que des aspects d'une même réalité, que des faces d'un même prisme. La vie est *une*. On peut, à des fins analytiques, en dissocier les composants, mais ce n'est là

qu'une abstraction intellectuelle. Dès que l'on se trouve en face de la réalité, aucune dissociation n'est plus possible. Ainsi donc, la conclusion à laquelle arrive Jean Gottmann est d'essence relativiste. On ne peut se libérer des conditionnements géographiques, mais ces derniers n'imposent aucun déterminisme. Ils ne sont que le champ d'action des volontés humaines. Conditionnement, oui. Déterminisme, non. Qui dit politique dit choix. Qui dit choix dit liberté de choisir. La politique s'inscrit dans un ensemble physique et économique qu'elle a contribué à créer, et qui à son tour exerce une influence. Mais, en dernière analyse, l'initiative est d'ordre humain.

Claude DELMAS



Si vous avez reçu les six numéros d'Amérique Française,
il est temps de renouveler votre abonnement.

Le Banc d'Essai

IL Y A QUELQUE PART DANS LE MONDE . . .

par

MYRIAM DAIGLE

Il y a quelque part dans le monde un enfant triste
dont la lèvre ignore les chansons.

Je voudrais inventer des jeux si beaux que son pauvre
visage à la fin connaîtrait le sourire.

Il y a quelque part dans le monde un enfant seul qui
a froid dans l'âme.

Je voudrais créer des tendresses si fortes qu'elles arri-
veraient à le réchauffer, fût-il sur une autre terre.

Il y a quelque part dans le monde un enfant mort dont
la dépouille traîne sur les chemins.

Je voudrais pouvoir lui offrir une sépulture sur le bord
de mon cœur.

Montréal,
août 1952.

RENCONTRE AVEC LE SURHOMME

par

ANDRÉE MAILLET

Extrait de « L'Immortalisation d'Anna »

Comme je descendais du paradis artificiel d'où les Héros sont exclus, je l'aperçus au bas de l'escalier. Il était là, le pied sur la dernière marche, la main sur la rampe.

Un arbre transplantable partout ; les idées jaillissent de son front comme des ramilles précises. Tous les climats lui sont propices. L'uniforme ne le déguise pas. A travers la foule, il passe, très distant, très distinct, plus lui-même que lui-même et se ressemblant plus que son image.

Il a des yeux étranges.

Son pas ne fait guère plus de bruit qu'une balle qui tombe et rebondit sur un tapis. Ses épaules sont de granit et son regard creusé n'a aucune expression. Ordinairement, Il est magique et fuyant. Sa main est un aimant. Pourtant solide comme un rempart, il n'est jamais là.

Comme je descendais, il était prêt et m'amena dans les espaces sans chemins. Nous allâmes ainsi très loin et je le suivis en sachant bien que je ne reviendrais jamais sur mes pas.

Nous zigzagâmes par les mondes et même à la grande clarté des astres son grand être ne rejetait pas d'ombre, et je m'en éblouis.

Il me parla de ses trajets, de ses projets et de son rêve. Je n'y figurais pas.

Ses ailes sombres m'enveloppaient comme une nuit. Au retour j'étais seule.

Ma robe avait des taches de lune et de tristesse et je ne m'en suis plus jamais dévêtue.



Amérique Française publiera l'année prochaine un conte en trois parties de Jacques Ferron, une nouvelle posthume de Charles E. Harpe, une étude historique de Robert de Roquebrune, et des textes inédits de nos meilleurs auteurs. La revue fera également connaître au public ami des lettres une pléiade de jeunes écrivains très doués.

IL EST UNE MAISON...

*Il est une maison oubliée
Sans fenêtre ni miroir
Pleine de chansons anciennes*

*Elle est enfouie sous un tout petit rêve
Dont une nuit d'enfant
M'a fait la précieuse offrande*

*J'y reviens de temps en temps
Au bras du silence familial
Pour relire cette page toujours ouverte*

*C'est une maison ancienne
Sans murs ni plafonds
Pleine d'oiseaux oubliés.*

JEAN-GUY PILON

LIVRES REÇUS

par

ANDRÉE MAILLET

FILLES DE JOIE OU FILLES
DU ROI — *Etude sur l'Émigration française en Nouvelle-France* — Gustave Lanctôt, de la Société royale — Chantecler, Montréal, 1952.

Nos aïeules étaient-elles des prostituées dont se débarrassait la France en les mariant aux premiers colons du Canada ?

Les snobs, les esprits *forts* c'est-à-dire bornés, ont toujours trouvé drôle de perpétuer cette légende, comme ils se trouvent remarquables d'intelligence quand ils affirment que Dollard des Ormeaux était une gouape, Madeleine de Verchères une hétaïre et nos ancêtres des imbéciles ou des brigands.

Gustave Lanctôt, qui n'est pas un snob, mais, bien au contraire, un historien que travaille le scrupule et qu'attire la vérité,

donne à ce monstrueux bobard un démenti formel et solidement appuyé de faits et d'écrits. Il prouve dans son livre que, malgré ce goût du jour qui porte à réduire tout ce qui est grand dans l'histoire, nos mères, protégées du roi, étaient de bonnes et simples filles, triées sur le volet, et pas des putains. Il y a dans la vie tant de raisons qui inclinent au cynisme qu'il me semble inutile d'en créer de nouvelles, en ternissant la mémoire de ceux qui ont planté pour nous les premiers blés.

Filles de joie ou filles du roi de Gustave Lanctôt est une étude passionnante à lire, aussi passionnante qu'un bon roman, et plus encore, pour ce qu'elle nous apporte : une vision toute fraîche et toute belle de nos ancêtres, le sel de notre terre.

A.M.

DÉFILÉ DE HÉROS ET DE MARIONNETTES — Serge de Fleury — Les Éditions Marquis, Montmagny, P.Q. 1952.

Voici un important recueil de pensées, de portraits, de réflexions morales, de considérations diverses sur les gens et les choses, un livre pour temps calme, heure bleue, douceur ambiante, tel qu'il ne s'en trouve guère de nos jours ; on faisait jadis, de ce genre d'ouvrage, des livres de chevet. Hélas, il n'y a plus de chevets.

Mais Serge de Fleury balance chaque paragraphe avec adresse, avec une nonchalance de bon aloi, comme s'il tenait au bout des doigts un « stick », et sans affectation aucune il affiche l'indifférence du grand seigneur pour tout ce qui est avion-pétard, philosophie à réaction, télévision-mitrailleuse. Rien n'a changé depuis Virgile, les champs d'orge mûrissent, l'amour c'est l'amour et voici ce que j'en sais, semble donc dire l'auteur du *Défilé de héros et de marionnettes*. Est-ce qu'il n'aurait pas un peu raison ? En tout cas, le livre est agréable et reposant, composé avec une bonne plume et avec cette générosité de sentiment à quoi se reconnaît le parfait honnête homme.

A.M.

SALONS FRANÇAIS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE — Madame Henriette Tassé. Montréal, 1952.

C'est la suite aux *Salons français du XVIIe et du XVIIIe siècles*, édité en France par la maison Aubanel Père. Firmin Roz, membre de l'Institut, a préfacé les deux ouvrages.

Madame Tassé, la doyenne des lettres canadiennes, vient donc de publier son dernier livre ; dernier en date, car nous attendons tous d'elle le recueil de souvenirs et d'anecdotes sur la société montréalaise que son agile mémoire pourrait nous donner.

Madame Tassé est l'un des deux ou trois Canadiens qui ont eu l'honneur d'avoir une préface par un des membres de l'Institut, ce qui est une garantie de sérieux et d'intérêt pour un ouvrage. Mais ces *Salons français du dix-neuvième siècle* ne sont pas seulement un exemple de travail sérieux et instructif ; le livre, en vérité, est admirablement présenté, de plus, son style est élégant. Par ses qualités d'écriture et par la documentation précise et considérable qui l'étoffe, l'ouvrage mérite de figurer dans toute bibliothèque digne de ce nom. Le livre nous entraîne dans le Paris littéraire de ce brillant dix-neuvième. Nous faisons connaissance avec la duchesse d'A-

brantès, avec Fortunée Hamelin par exemple, ou bien avec madame Emile de Girardin. Seize hors-textes bien choisis fixent en l'esprit l'image de ces femmes exceptionnelles sans qui Paris ne serait qu'une ville.

(On se procure ce livre dans toutes les bonnes librairies.)

A. M.

HISTOIRE DU 22^e BATAILLON CANADIEN-FRANÇAIS, Tome I (1914-1918). Joseph Chaballe. Chantecler, Montréal, 1952.

Le colonel Joseph Chaballe aimait son régiment — non seulement ses traditions, ses héros et ses hauts faits d'armes, mais aussi sa vie propre avec les petits faits et les tâches quotidiennes. Militaire en même temps qu'historien, il a su faire revivre l'épopée du « Vingt-Deux » par ses lecteurs.

S'il décrit les grandes batailles, s'il nomme les officiers et les « vedettes » dont les noms resteront comme autant de symboles de l'esprit guerrier du Canadien français, il n'oublie pas de compléter le tableau. Car un vieux dicton veut qu'un héros soit un militaire qui a la chance

d'être vu pendant qu'il fait son devoir. Et le côté le plus touchant de ce livre est l'hommage du colonel Chaballe aux sous-officiers et aux hommes qui restent anonymes, mais à qui revient de droit la plus large part des honneurs.

Le colonel Chaballe laisse derrière lui un monument dans cet ouvrage, qui ne manque pas d'émouvoir en plus d'instruire. Les hommes du 22^e Bataillon prennent leur place dans notre histoire à côté des compagnons de Dollard. Leurs faits d'armes appartiennent au Canada tout entier, et il est à souhaiter que ce livre soit édité en anglais. Tous les Canadiens devraient pouvoir le lire.

L.H.

JOUETS — *Poèmes d'inspiration enfantine*. Rosaire Dion-Lévesque — Chantecler, Montréal, 1952.

« Il a cru que la lune était
un beau jouet
La belle lune rousse en la
pleine moisson
Il a fallu grimper
Sur la souche devers la lune
faite exprès. »

Pourquoi ne fait-on pas lire plus de poèmes aux enfants, pour assouplir leur esprit, le rythme de leur langage, parce que la poésie est aussi essentielle à l'âme que l'exercice physique au corps ? On n'y pense pas, sans doute. Ou bien on craint que les enfants ne se fatiguent ; pourtant la Beauté, est-ce qu'elle fatigue ? Ils sont bien charmants, bien jolis, les poèmes que Rosaire Dion-Lévesque a écrit pour son fils ; et l'amour paternel qui s'exprime avec autant de sérénité, qui entoure, explique, embellit et protège sans jamais écraser, sans créer de faux liens, il est bien beau et bien rare aussi.

A.M.

INTERVIEWS CANADIENNES — Geneviève de la Tour Fondue. Montréal, Chantecler, 1952.

L'auteur a interrogé quelques Canadiens français connus qui figurent honorablement dans le monde des affaires, de l'éducation, des arts, et cœtera, depuis Edouard Montpetit jusqu'à Françoise Gaudet-Smet. Ces interviews très bien amenées, sont vivantes et traitent de questions générales qui intéresseront tout le monde. Geneviève de la Tour Fondue écrit bien ; elle a trouvé là une excellente formule et le chapitre sur Horace Boivin, parce qu'il présente une face tout à fait canadienne, fascinera le lecteur étranger.

A.M.

NOTES

En cadeau d'anniversaire, de Pâques ou de Noël, à un malade ou à un convalescent, à un religieux, à un missionnaire, à cette personne qui a « tout » et à laquelle vous ne savez jamais quoi donner, offrez un abonnement à Amérique Française.

Ou encore, offrez-lui les quatre volumes brochés des numéros parus depuis 1947. Un abonnement à Amérique Française est un cadeau qui dure longtemps et qui fait longtemps plaisir.



Amérique Française cherche à promouvoir la littérature d'imagination d'expression française ; elle publie aussi des études philosophiques, historiques, littéraires et sociologiques. Les textes ne doivent pas dépasser dix pages dactylographiées. Toutefois, si un article plus long peut se découper facilement en tranches, il pourra paraître dans plusieurs numéros.

* * *

Dorénavant, tous les textes publiés par Amérique Française sont absolument inédits, à moins de porter une mention contraire.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de 1 an.

Ci-joint mandat-chèque de \$.....

Un an (6 numéros) : \$5.00

Nom

Adresse

A le 19.....

Détacher le bulletin et l'adresser ainsi :

AMÉRIQUE FRANÇAISE

3535, avenue Lorne Montréal

Afin d'éviter toute confusion dans les commandes, nous revenons à la numérotation originale.

Afin de permettre aux archivistes et aux amateurs de compléter leurs collections, nous tenons à leur disposition quelques numéros isolés tirés des volumes I, II et III; des séries complètes des volumes IV à X.

Prix par numéro :

Vols. I à VI : 35¢.

Vols. VII et VIII : 75¢.

Vol. IX : 50¢.

To avoid confusion in orders, we are returning to the original system of volume numbering.

To enable University and other collections to complete their files, we hold at their disposition odd numbers from Vols. I, II and III; complete series of Vols. IV to IX.

Price per number :

Vols. to VI : 35¢.

Vols. VII and VIII : 75¢.

Vol. IX : 50¢.

INDEX

Vol. I	1-7	1941-42
Vol. II	1-8	1942-43
Vol. III	16-21	1943-44
Vol. IV	1-6	1944-45
Vol. V	1-10	1946
Vol. VI	1-6	1947
Vol. VII (Nouvelle série vol. I)	1-4	1948-49
Vol. VIII (Nouvelle série vol. II)	1-4	1949-50
Vol. IX (Nouvelle série vol. III)	1-6	1951
Vol. X - en cours - current		1952

Les numéros suivants manquent à certaines bibliothèques, certains même aux archives de la revue. Nous apprécierions beaucoup la courtoisie de nos lecteurs qui en disposeraient et qui nous feraient signe.

Volume I. No 1 (Nov. 1941) au No 7 (Août 1942).

Volume II. No 1 (Sep. 42), No 2 (Oct. 42), No 3 (Nov. 42) No 5 (Fév. 43).

Volume III. No 19 (Fév. 44), No 20 (Mars 44).

ROY ROYAL

Professeur de chant
et de
déclamation lyrique

535 EST, RUE SHERBROOKE

PLATEAU 4546



au **CANADA** les lettres de
la première classe sont transmises
par avion pour seulement

4¢

Eh oui! Une lettre de la 1re classe adressée au Canada (et pesant jusqu'à une once) est transmise par avion pour 4c. à toute localité canadienne desservie par les lignes aériennes à horaires réguliers—pourvu qu'il y ait place dans les avions. Mais, nécessairement, la priorité est accordée aux envois-avion affranchis au tarif de 7c.

C'est un service d'extra que vous offre la Poste et qui fait partie de son plan en vue d'accélérer la livraison.

Les envois-avion pour outre-mer sont pesés par quarts d'once. Donc, n'essayez pas d'en deviner le poids! Faites-les peser au bureau de poste et assurez-vous du tarif requis. Vous éviterez ainsi au destinataire d'avoir à payer le double de l'insuffisance de port. Le moyen le moins coûteux d'expédier une lettre-avion outre-mer, c'est d'employer un aérogramme (lettre-avion du Canada). Informez-vous-en à votre bureau de poste.



**AIDEZ LA POSTE À
VOUS BIEN SERVIR**

- Adressez votre courrier correctement et lisiblement.
- Pour Ottawa, Montréal, Toronto ou Vancouver, indiquez le numéro de la zone postale.
- Emballez vos colis avec soin; ficellez-les solidement. Prenez soin de mettre tous les timbres qu'il faut. En cas de doute, faites peser votre colis au bureau de poste: vous épargnerez au destinataire l'ennui d'avoir à payer le double de l'insuffisance.
- Pour envoyer de l'argent, servez-vous de mandats de poste.

POSTES-CANADA

L'HON. ALCIDE CÔTÉ, C.R., M.P.
MINISTRE DES POSTES



W. J. TURNBULL
SOUS-MINISTRE DES POSTES

